

DAVID SCHWARTZKOPF



Le Secret d'Eldad

ROMAN

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE SECRET D'ELDAD

DAVID SCHWARTZKOPF

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Le Marchand De Miroirs

Sauver Simha

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

À propos de l'auteur

Copyright © 2020 David Schwartzkopf

Contact Auteur:
Targoum26@protonmail.com

Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne pourra être traduite, reproduite ou enregistrée sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

REMERCIEMENTS

De même, qu'il nous est impossible de quantifier la grandeur de HASHEM, de même, il nous est impossible de quantifier Sa bonté et Sa miséricorde à notre égard »

Zohar – Le Livre des Splendeurs

Baroukh Hashem

À Hanna & les enfants

PROLOGUE

Dans les dernières années du neuvième siècle, un mystérieux voyageur arrive dans la communauté juive nord-africaine de Kairouan. Le visiteur, Eldad de la tribu de Dan, affirme être arrivé du royaume des tribus israélites dont le sort avait été perdu pendant plus d'un millénaire et demi. Il affirme que les Danites avec les tribus de Nephtali, Gad et Asher, tout en menant une existence nomade, ont formé un royaume indépendant sous le règne de leur roi Adiel. Les tribus, dont les descendants de Samson et de Dalila se distinguent par leur bravoure, sont constamment en guerre avec leurs voisins. Eldad mentionna également les « fils de Moïse », qui vivaient à proximité, mais ont été coupés du monde par le Sambatyon, un fleuve infranchissable de pierres roulantes et de sable qui ne s'arrête que le jour du Chabat quand il est entouré de feu ou recouvert d'un nuage. Il est possible de voir et de parler avec ces « fils de Moïse », mais pas de traverser le fleuve. Eldad raconta comment lui et un compagnon de la tribu d'Aser sont partis en voyage, mais ont fait naufrage et sont tombés entre les mains de cannibales ; son compagnon a été mangé, mais il a échappé à un sort similaire en raison d'une attaque par d'autres indigènes, adorateurs du feu, dont il a finalement été racheté par un juif de la tribu d'Issakhar, voici le récit de son séjour au sein de la communauté de Kairouan.

CHAPITRE 1

LE VOYAGEUR

Certaines histoires sont difficiles à croire, d'autres sont difficiles à raconter. Mon histoire est un peu des deux. Je vous la raconte malgré tout, et libre à vous d'y croire ou pas. Libre à vous de l'apprécier ou pas.

– Son compagnon de voyage a été dévoré par des cannibales !

Voilà comment ce cher Ezra ponctua l'histoire du voyageur. Ce matin-là, il faisait chaud et humide dans la grande synagogue de Kairouan. Cela n'empêcha pas une vaste assemblée de se réunir pour entendre les récits du voyageur. J'avoue mon crime, j'en faisais partie. Je n'en suis pas à ma première histoire de cannibales. Je déteste pourtant ce type de récit, car la quasi-totalité est le fruit de l'imagination de baroudeurs en manque d'attention. Je suppose que ceux qui ont vraiment rencontré des cannibales affamés ne sont plus là pour en témoigner. Quoi qu'il soit, le voyageur justifia sa présence par le fait qu'il était chétif et bien trop malade pour que les sauvages ne daignent le manger. C'est assez bien trouver comme excuse. Ces derniers l'avaient ensuite placé dans une petite cage. Ils lui donnaient chaque jour de la nourriture pour qu'il s'engraisse, de bons sauvages en somme. Ezra ne cessait de s'agiter dans tous les sens. Il était ému.

– Tu entends cela, me répétait-il. C'est un véritable miracle ! N'est-ce pas ?

Je me souviens de mon hésitation à lui répondre. Je ne voulais pas l'extirper de ses rêveries enfantines. Ezra est mon ami d'enfance, et je ne tenais pas à froisser ses sentiments. Il est certes de courte stature, mais il possède un grand cœur. C'est un vrai sentimental. Personnellement, je ne croyais pas aux histoires du voyageur. Il n'avait aucune preuve de ses dires, aucun témoin, juste

des mots, rien que des mots. Ses récits semblaient tout droit sortis des textes du midrach et cela m'exaspérait. Le voyageur aurait pu faire preuve d'un peu plus d'originalité, pensais-je. Ses histoires possédaient néanmoins le mérite de renforcer les cœurs. C'était bien utile en cet exil interminable. Et puis, le voyageur avait quelque chose d'intrigant, voire de captivant. Une sorte de magnétisme qui me forçait à l'écouter. J'étais séduit par son élocution parfaite et sa gestuelle soignée. Ils donnaient vie à un discours déjà haut en couleur. J'observais autour de moi, l'assemblée buvait chacune de ses paroles avec l'avidité d'oisillons lors de la becquée. Seul Rabbi Yehouda demeurait impassible.

– Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Et que veux-tu ? » demanda-t-il avec aplomb.

Voilà enfin des questions intéressantes, pensais-je. Des questions qui méritent des réponses. Elles nous permettraient de savoir à qui nous avons vraiment affaire. Je les ai moi-même posés au voyageur, mais je n'ai obtenu de réponses qu'au terme de son passage. Aujourd'hui, je regrette de les avoir posés. L'ignorance est souvent plus douce que la connaissance. Elle ne trouble pas les nuits de l'ignorant et ne l'amène pas à la colère.

– Je m'appelle Eldad ben Malhi de la tribu de Dan, répondit le voyageur. Je viens d'Havilah, la terre de l'or, dans les plaines de Koush.

Moi, c'est Betsalel ben Houshiel. Mon prénom signifie à l'ombre de D-ieu. Il est une ombre qui m'accompagne sans cesse et se meut selon chacun mes gestes. Il me sourit lorsque je Lui souris et Il s'afflige lorsque je suis triste. Mais moi, qui suis-je au juste ? Je ne sais plus trop. J'espère seulement que mon récit nous éclaira à ce sujet.

– Je suis un simple voyageur à la recherche de mes frères dispersés au sein des nations, poursuivit le voyageur avec emphase. Je parcours le monde dans l'espoir de rétablir les liens rompus par les affres de l'exil. Après maintes péripéties, la providence m'a conduit jusqu'à vous, peuple de Kairouan

Le voyageur affichait une sérénité déconcertante. L'interrogatoire de Rabbi Yehouda ne l'impressionnait guère. On aurait cru ses

paroles comme celles de Moshé rabbenou. Il en avait l'allure d'ailleurs. Sa haute stature, son teint cuivré, sa maîtrise de la langue sainte rappelaient le plus grand des prophètes. Mais son accoutrement faisait défaut. Le mélange des genres brouillait les pistes. Il portait une tunique persane, un turban ismaélite, une bague-sceau de type phénicien, et un poignard en fer de Damas. Il était impossible de lui attribuer une origine quelconque.

– Comme c'est noble de ta part, cher voyageur, répliqua Rabbi Yehouda d'un ton toujours aussi impassible. Dis-nous, comment vivent nos frères en exil ? Les as-tu rencontrés ?

– L'exil n'est que souffrance et perdition. Les uns sont pourchassés par les fils d'Edom et les autres sont asservis par les fils d'Ismaël. Tous vivent dans la misère et la douleur.

Le voyageur arrêta quelques minutes. Il saisit le pan de sa tunique et sécha ses yeux humides. Ce geste émut une assistance déjà admirative.

– Quel juste ! s'était écrié le jeune garçon à ma gauche. Quel juste !

Quel acteur, pensais-je.

Rabbi Yehouda continua son interrogatoire avec la même incrédulité.

– Tu affirmes appartenir à la tribu de Dan, n'est-ce pas ? Où siègent-ils ? Vivent-ils en paix ? Es-tu entré en contact avec d'autres tribus ?

– C'est vrai. J'appartiens à la tribu de Dan. Nous sommes les fiers descendants de Samson-le-fort. Il y a bien longtemps Hashem a guidé les pas de mes pères vers Havilah, situé sur les plaines de Koush, les habitants terrifiés par notre venue ont scellé une alliance. Nous nous sommes installés dans cette contrée fertile et nous avons prospéré durant des lunes. Adiel ben Malkiel est notre roi, Elizaphan est notre prince, et Abdan ben Mishael est notre juge. Il détient le pouvoir d'infliger les quatre peines capitales prescrites dans la Loi. Après des années sur les terres de Koush, les tribus de Nephtali, de Gad, et d'Asher nous ont rejoints. Les sept royaumes de Koush nous ont alors déclaré la guerre. Les conflits perdurent jusqu'à ce jour, avait conclu le voyageur d'une voix grave.

Malgré la perplexité de Rabbi Yehouda, le voyageur continua à ponctuer son discours par des intonations sonnantes, des mimiques choisies et des gesticulations théâtrales qui charmaient son auditoire. Il dessinait des cartes imaginaires, imitait le cri des guerriers et mimait la débâcle de ses adversaires.

– Notre drapeau est blanc avec le Chema inscrit en lettres noir. Nous guerroyons durant trois mois sans descendre de nos chevaux, à l'exception du Chabat. La tribu d'Issakhar habite les hautes montagnes près du royaume des Mèdes et des Perses. Ils résident en paix avec les voisins, et toute leur énergie est consacrée à l'étude de la Loi ; leur seule arme est le couteau pour égorger les animaux. Leur juge et prince s'appelle Nahshon. La tribu de Zabulon occupe la terre s'étendant de la province d'Arménie jusqu'au fleuve Euphrate. Derrière les montagnes de Paran, la tribu de Reouven leur fait face. La paix règne entre ces deux tribus ; ils combattent en alliés et divisent le butin. Ils possèdent la Bible, la Mishna, le Talmud, et la Haggada. La tribu d'Ephraïm et la demi-tribu de Ménashé habitent dans les montagnes du sud de l'Arabie. La tribu de Shimon et l'autre demi-tribu de Ménashé sont situées sur la terre des Khazars. Ils reçoivent des tributs de vingt-huit royaumes et de nombreux mahométans leur sont soumis.

– Tout ceci est très intéressant, avait rétorqué Rabbi Yehouda. Mais possèdes-tu la moindre preuve de ce que tu racontes ? Nous n'avons jamais entendu parler de tous ces royaumes que tu évoques. Nous accueillons pourtant dans notre ville des marchands, des négociants, des voyageurs et des souverains des quatre coins du monde. Et ces rouleaux en ta possession, que contiennent-ils ?

– Rabbi Yehouda, mon frère, ne soit pas si dur avec notre hôte, s'empressa Rabbi Nathan. Il a réjoui nos cœurs et rasséréiné nos âmes avec ses récits. Nos frères des tribus sont en vie. Ils vivent heureux dans des royaumes libres et prospères. C'est une consolation pour nous autres en exil. Je te saurais gré de poursuivre cette discussion demain. Laissons notre hôte se remettre de son périple.

– Si telle est ta volonté. Qu'il en soit ainsi, Rabbi Nathan.

– Eldad de la tribu de Dan, continua Rabbi Nathan. Sache que tu es le bienvenu parmi nous. Je mets ma demeure à ta disposition. Tu y seras chez toi. Restes-y autant que tu le souhaites. Demande tout ce dont tu as besoin. La communauté de Kairouan se tient à ton service.

Un léger rictus apparut sur le visage du voyageur. Il caressa la fine pointe de sa barbe frisée. Il était ravi. La communauté de Kairouan lui ouvrait ses portes et ses coffres. Il ne lui restait plus qu'à tirer le meilleur profit de cette manne providentielle, du moins c'est ce que je croyais.

– Merci Rabbi ! Merci, répéta-t-il d'un ton ému.

L'interrogatoire terminé, je m'apprêtais à rentrer chez moi. Je fus surpris de ne pas voir maman à sa place dans le balcon des femmes. Elle ne ratait pourtant aucun événement communautaire. Son absence avait quelque chose d'étrange. Ezra m'agrippa alors par le bras. Il m'amena vers la sortie. En chemin, il me récita mot pour mot les paroles du voyageur. C'est grâce à lui que je m'en souviens encore. Il était si enthousiaste. C'est à ce moment qu'une foule grandissante se dirigea vers un coin de la ville. Cela ne pouvait pas être en raison du voyageur, car il était encore dans la synagogue. Un drame venait de se produire.

– Où vont tous ces gens ? demanda Ezra.

– Suivons-les et nous verrons bien.

Sur le chemin, nous croisâmes un jeune garçon en pleurs. Personne ne faisait attention à lui. Les gens étaient trop occupés à suivre le mouvement. Il était pourtant très chagriné. Quelque chose ou quelqu'un lui avait fait beaucoup de peine. Je m'approchai de lui, et lui demandai pourquoi il pleurait.

– Mes copains de classe se moquent de moi lorsque je leur dis que mon père va venir me chercher avec son bateau.

Ezra m'avertit qu'il s'agissait du petit Benjamin fils de Ye'hia, un marchand disparu en mer.

– Tu as raison, Benjamin. On doit toujours garder espoir. Mais tu dois aussi savoir que ton père, là où il se trouve, aimerait que tu sois heureux. C'est pourquoi tu ne dois pas pleurer. Tu dois être fort et

aller de l'avant. Tu vois, moi, je n'ai pas connu mon père. Il s'en est allé lorsque je n'étais qu'un bébé.

– Il est parti en voyage ? me demanda le petit Benjamin.

– Oui, il a voyagé vers Hashem. C'est un voyage d'où il ne reviendra pas. Mais je sais qu'il m'aime et veille sur moi, là où il se trouve.

– Maman me dit aussi que papa a voyagé vers Hashem. Il est donc avec ton papa.

– Probablement.

– Et il veille sur moi ?

– J'en suis certain.

– Alors je n'ai plus besoin de pleurer.

Le petit Benjamin sécha ses larmes et reprit sa route. Nous en fîmes de même. Nous nous retrouvâmes devant un groupe de badauds. Ils formaient un demi-cercle compact. Ezra se faufila à travers la foule. Je le rejoignis.

– Que Dieu nous protège ! s'écria Ezra avec effroi.

Un homme gisait à terre, les yeux ouverts, le visage crispé comme foudroyé par la surprise. Un amas de vieux tissu recouvrait la moitié de son corps dépouillé. Des mouches voraces butinaient la chair d'une petite plaie d'à peine deux centimètres située au milieu de son torse. C'était là l'un des nombreux mystères qui accompagna la venue du voyageur. Je m'approchai et procédai à l'examen de la victime. Cette audace me valut les appels répétés d'Ezra. Le pauvre garçon paniquait comme si je m'apprêtais à plonger dans une fournaise ardente.

– Où vas-tu ? me demanda-t-il. Tu as perdu la raison. Reviens vite ! Les autorités ne vont pas tarder. Ils risquent de t'arrêter.

– Ne t'inquiètes pas j'arrive, lui répondis-je d'un ton qui se voulait rassurant.

Car il fallait bien plus que des avertissements pour me dissuader. Je le laissai donc m'observer avec des yeux ronds tandis que je poursuivais mon examen. Il s'agissait d'un mercenaire aguerri d'une trentaine d'années. Il portait les marques distinctives de ce type d'individu, de multiples cicatrices sur le corps et le tatouage d'un triangle noir entouré d'un cobra, sur le cou. J'ai immédiatement

reconnu la marque des sorciers du nord. Cette secte de fanatiques tatoue tous ses membres d'un triangle ensorcelé qui indique constamment le nord. Visiblement, il connaissait son meurtrier. Son corps n'avait aucune trace de lutte et la surprise marquait tragiquement son visage.

– Ils arrivent, me dit alors Ezra.

Un petit escadron se présenta sur les lieux. Une partie des soldats s'occupa de la victime tandis que les autres dispersèrent les badauds à coup de trique. Seul un homme à la mine patibulaire et au visage traversé par une longue cicatrice osa s'attarder. Il marmonna quelque chose en souriant puis il s'en alla. Je tentai de le retenir.

– Et vous là-bas ! Revenez !

Je m'étais apprêté à prévenir Ezra, mais je fus soudain saisi d'une violente douleur à l'épaule gauche. La trique avait encore frappé.

– Juif ! Pourquoi cris-tu comme cela ? hurla un soldat à l'haleine fétide.

Il s'avança d'un pas menaçant et me souffla au visage tel un buffle en colère.

– Excusez-le, s'empressa Ezra. Il pensait avoir vu une vieille connaissance.

– Rentrez chez vous immédiatement avant que je vous arrête !

– Nous sommes en route.

Ezra m'agrippa de nouveau par le bras et me traîna de force hors de la scène de crime.

– Je t'avais pourtant prévenu, me dit-il.

Il regarda mon bras d'un air affligé.

– Comment va ton bras ?

– Mon bras est bien moins important que ce suspect que nous avons laissé partir.

– Tu ne vas pas encore nous embarquer dans une de tes enquêtes. Aurais-tu oublié les incidents de ta dernière investigation ?

– Grâce à Dieu, nous avons retrouvé les manuscrits de rabbi Hanania ben Yossef.

– En effet, mais les Chaldéens ont failli nous éviscérer. Sans le secours de rabbi Yehouda, nous ne serions qu'un triste souvenir.

– Tu dramatises toujours un peu trop.

– Et toi, tu ne prends pas les choses suffisamment au sérieux. Tiens, dis-moi ce que tu penses d'Eldad.

– Je pense qu'il a d'incalculables talents de conteurs. Il est impressionnant.

– Tu vois ! Tu ne prends rien au sérieux, hormis tes cours de médecine chez le docteur Isaac ben Shlomo et les leçons de la Yeshiva.

– Car eux, au moins, valent la peine d'être pris au sérieux. Ce voyageur n'est qu'un affabulateur, et je le prouverai.

– Des enquêtes ! Toujours, et encore des enquêtes ! Quand accepteras-tu les choses simplement, sans couper les cheveux en quatre ?

– Dieu m'a donné un cerveau, j'essaie de m'en servir au mieux.

– Il t'a aussi donné un cœur. Regarde tous ces gens. Ils sentent qu'Eldad dit la vérité.

– Mon cher Ezra, la vérité ne se sent pas, elle se prouve.

Je quittai mon fidèle complice sur ces paroles inspirées. Je rentrai à la maison où maman était affairée. Bizarrement, elle était froide et distante. Elle ne répondit pas lorsque je la questionnai sur la raison de son absence à la synagogue.

– J'ai rendez-vous dans une heure avec la femme d'un riche marchand du Caire, me dit-elle. Je dois m'apprêter.

Maman avait hérité d'un large lot de pierres précieuses qu'elles commerçaient avec talent aux femmes de riches marchands et de notables de la ville. Ses ventes nous assuraient des revenus confortables ainsi qu'une belle demeure dans le quartier juif. Je pouvais m'adonner à mes études sans me préoccuper du reste. Il y avait d'une part les leçons de la yeshiva et de l'autre les cours de médecine. À cette époque, je nourrissais l'ambition de devenir rabbin, ainsi que médecin. Les deux branches me passionnaient et je dois dire que j'étais assez brillant. Je continue à exercer à ce jour, mais revenons plutôt à mon histoire.

– Comment se passent tes études ? me demanda maman.

– Un homme a été assassiné. On a retrouvé son corps abandonné dans un coin de la ville. Je pense qu'il s'agissait d'un mercenaire membre de la secte des sorciers du nord.

– D-ieu nous en préserve ! C'est affreux. L'homme est un loup pour l'homme. Je suppose que tu vas mener ton enquête.

– En effet.

– Tu sais pourtant que je n'aime pas que tu te mettes ainsi en danger.

– Je t'assure que je serai prudent.

Le lendemain, le chef de la police errait dans les rues de la ville. Il ne cessait de baragouiner des paroles insensées.

– Le fils est à Kairouan ! Le fils est à Kairouan !

Le pauvre homme était sous l'emprise d'un sortilège qui lui avait ôté la mémoire. S'il y a bien une chose à ne pas perdre, c'est vraiment la mémoire. Car si l'on ne sait plus d'où l'on vient, on ne sait plus où l'on va. Quoi qu'il en soit, le chef de la police avait oublié jusqu'à son propre nom. Il ne risquait plus de divulguer des informations compromettantes. Cette phrase était l'unique fragment de mémoire intacte. Une récompense fut offerte pour la capture du ou des responsables. Autant dire que personne ne se risqua à témoigner. Les gens tiennent à leur mémoire. Il était trois heures. C'était l'heure que je retourne au beit hamidrash. Je me dépêchais de rejoindre Ezra dans la maison d'études. Il était déjà plongé dans l'analyse d'un texte du Talmud. À mon arrivée, il m'informa que rabbi Nathan m'attendait dans son bureau.

J'y allai de ce pas. Quelle ne fut pas ma surprise de voir le voyageur ! Il se tenait à la droite de rabbi Nathan. Lorsque j'entrai, il me sourit.

– Ha ! Te voilà enfin ! me dit rabbi Nathan. J'ai une très importante mission à te confier.

Rabbi Nathan me demanda de guider le voyageur durant son séjour. Je n'avais aucune envie de passer mon temps avec lui. J'essayai donc de me défilier de la façon la plus habile possible.

– Sauf votre respect, Rav, nous sommes en pleine révision.

– Je peux t'aider si tu le souhaites, avait alors répondu le voyageur.

– C’est une excellente idée, reprit Rabbi Nathan. Sache qu’Eldad est un véritable érudit. L’étendue de ses connaissances est impressionnante.

Le voyageur se retira dans un coin de la pièce. Il me toisait d’un œil curieux tout en frottant une amulette en argent.

– Je me suis déjà engagé auprès d’Ezra pour ces révisions. Je ne peux pas lui faire faux bond.

– N’insistez pas, Rabbi Nathan. Je ne veux pas déranger ce brillant jeune homme dans son étude.

– J’insiste. Betsalel est le plus fiable de nos élèves. Tu consacreras une heure de ton temps à notre hôte, et ce à compter de cet après-midi.

– Très bien rav.

– Tu peux disposer Betsalel.

Deux hommes entrèrent alors dans le cabinet de Rabbi Nathan. L’un d’eux s’approcha du voyageur et lui chuchota quelque chose à l’oreille. Ce dernier sourit en pressant l’amulette.

Je n’en croyais pas mes yeux ! C’était l’homme de la scène de crime. L’individu se distinguait par l’horrible cicatrice qui lui pourfendait la moitié du visage. Il avait un regard féroce en dépit d’un œil meurtri qui vacillait dans tous les sens.

– Tu n’as pas des révisions ? interrogea Rabbi Nathan.

Je retournai donc à mes révisions et ne manquai pas d’informer Ezra de ma découverte.

– Il était là, lui dis-je.

– Qui ?

– L’homme à la cicatrice.

Ezra me regarda comme si je lui parlais un dialecte inconnu. Il fit une grimace si mémorable que j’en souris encore.

– L’homme de la scène de crime est un proche du voyageur. C’est l’un de ces compagnons de route.

– Et alors ?

– Tu ne trouves pas ça suspect ?

– Non, c’est juste une coïncidence. Qu’est-ce que voulait rabbi Nathan ?

– Rabbi Nathan m’a demandé d’être le guide du voyageur. J’ai d’abord refusé, mais il a insisté. Je le verrais une heure par jour.

– C’est un grand honneur. J’espère que tu en tireras profit.

Les yeux noisette d’Ezra brillèrent plus que d’habitude. On aurait dit un enfant sur le point de recevoir un présent. Je suppose qu’il imaginait déjà toutes les histoires merveilleuses que j’allais lui raconter. Mais ce n’était pas mon intention.

– J’y compte bien. Ce sera pour moi l’occasion de l’interroger. J’ai hâte d’entendre ce qu’il a dire sur les mystères qui l’entourent.

– Tu recommences, bougonna Ezra. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu es si suspicieux sur l’identité d’Eldad. La confiance de rabbi Nathan ne te suffit donc pas.

À cet instant, je sentis mon sang bouillonner. J’allais exploser. Et la vérité ! Personne ne s’en soucie ?! Ils préfèrent tous se laisser berner par les fables d’un mystérieux voyageur. Eh bien moi, je ne mange pas de ce pain-là. Je veux la vérité et je l’obtiendrai, pensais-je. Il était cinq heures, c’était l’heure de mon service auprès du voyageur. Je repris mes esprits, et je me préparai en réfléchissant à une série de questions simples, voire banales, mais efficaces. Je voulais le pousser à l’erreur. Le mensonge vacille et s’écroule lorsque l’on sait comment le secouer. J’étais persuadé que le contexte moins solennel de la discussion amènerait le voyageur à baisser sa garde. Je me tiendrais alors prêt à noter la moindre contradiction. Le voyageur m’attendait devant la porte. Il me sourit. Je fis mine de ne pas l’avoir vu.

– Chalom rabbi Betsalel, me dit-il.

– Chalom, répondis-je sur un ton qui se voulait cordial.

– Tu penses que je suis un imposteur, n’est-ce pas ?

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Je le lis dans tes yeux.

– Vous lisez aussi dans les yeux...

– Les yeux sont le miroir de l’âme. Ils reflètent les émotions. Et tes yeux crient au mensonge et à l’imposture.

– Cela n’a pas l’air de vous déranger.

– J’ai l’habitude. Les gens intelligents croient difficilement à ce qui les dépasse.

– C'est que leur intelligence les sauve de croyances absurdes et de discours insensés.

– Elle leur ôte les clés des mystères de ce monde. Il y a des connaissances qui ne s'obtiennent que par le cœur.

Le voyageur sortit un vieux manuscrit de sa longue tenue. Il le déroula sous mes yeux ahuris.

– Regarde, dit-il.

Je posai mon regard sur le document décrépi. Je m'efforçai d'en lire le contenu, mais il m'échappait. Seules les lettres hébraïques m'étaient familières, le texte, lui, m'apparaissait obscur et indéchiffrable. Était-ce moi ou ce manuscrit ne voulait rien dire ? Le voyageur commença à le lire. Un savoir ancien et profond émanait de chacune de ses paroles. Je sentais mon être transporté par ses mots. J'eus l'impression de lutter pour éviter que mon âme ne quitte mon corps.

– Hashem veut le cœur, dit-il. Le cœur comprend les mystères de la création. Ouvre ton cœur et tu comprendras.

– Stop ! Arrêtez.

Je sortis aussitôt de cet état hypnotique, et retrouvai ma raison.

– Je ne sais pas quel sort renferme ce texte, mais cela ne marche pas avec moi. Je ne me laisserai pas abuser par des tours de passe-passe.

– Je ne cherchai pas à t'abuser. Je voulais juste t'aider à comprendre.

– Je ne veux pas de votre aide. Je veux la vérité.

– Veux-tu la vérité ou ta vérité ?

CHAPITRE 2

L'ENLÈVEMENT

Le lendemain, je me rendis à la synagogue pour le second interrogatoire. Elle était bondée de monde, mais maman manquait toujours à l'appel. Je supposai qu'elle avait encore un rendez-vous important. Je me concentrai alors sur ce pour quoi j'étais là. Le brouhaha qui emplissait la salle cessa lorsque le voyageur fit son entrée. Tous se levèrent en signe de respect.

– Eldad le Danite, murmura un enfant avec admiration.

L'homme à la cicatrice se tenait à la droite du voyageur. Il marchait d'un pas lourd. Sa main droite était posée sur un imposant cimenterre. Le voyageur devait craindre le retour de la horde de cannibales. Mon enquête ne progressait pas. Les marchands du souk restaient muets. Même les plus loquaces semblaient avoir perdu la parole. Ils avaient peur.

– Jeune homme, lorsque l'on joue avec le feu, on finit par se brûler, m'avait dit l'un d'eux.

Ezra partageait cet avis. Il éludait à chaque fois que j'abordais le sujet.

– Laisse la police s'en charger, me répétait-il.

Mais miraculeusement, je surpris la conversation de maman avec la femme du chef de la police.

– Il allait résoudre cet horrible crime lorsque cela lui est arrivé, dit-elle. Je me souviens qu'il a eu la visite d'un inconnu au pas lourd. Ce dernier lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. L'heure d'après, mon mari errait dans les rues de la ville.

Maman l'écouta en silence. Moi, je savais qu'elle parlait du garde du voyageur. Aussi rocambolesque que cela puisse paraître. J'étais

persuadé qu'il était responsable de ce crime et de l'amnésie du chef de la police. Mais je ne m'expliquais pas le motif. Il protégeait certainement le voyageur. Ce dernier devait être un criminel en fuite.

– La paix soit sur toi rabbi Eldad, bénit Rabbi Nathan qui lui aussi s'était levé à son arrivée.

Ces amas d'honneurs pour un potentiel fugitif me révoltaient. J'attendais tout de même d'obtenir des preuves solides pour en avertir rabbi Nathan et rabbi Yehouda.

– Nous attendons avec impatience la suite de ton merveilleux récit, ajouta Rabbi Yehouda, la mine impassible. Peux-tu nous parler des Bné Moshé, demanda Rabbi Yehouda.

– Ils vivent au-delà de la rivière Sambatyon. La rivière entoure leurs terres. Elle charrie des pierres avec violence du premier au sixième jour de la semaine. Le Chabat, le flot de rocs s'arrête et une épaisse brume couvre la rivière. Les Bné Moshé résident dans des demeures et des édifices magnifiques, ainsi que des tours qu'ils bâtissent eux-mêmes. Il ne se trouve rien d'immonde chez eux, ni oiseaux ni autres animaux impurs. Les mouches, les puces, les poux, les serpents et autres bêtes nuisibles sont absents de leur territoire. Les brebis mettent bas ordinairement deux fois par an. Les Bné Moshé sont versés dans l'étude de la Loi et la pratique avec la plus grande rigueur. Ils possèdent la Loi orale, mais les sages du Talmud et de la Mishna. Voici la formule dont il se servent pour initier leur étude : « Ainsi nous ont enseigné nos pères, et nos sages d'après ce qu'ils ont ouï de la bouche d'Othniel qui le tient de Yehoshoua bin Noun, qui l'a appris de la bouche de Moshé, lequel l'a entendu de la bouche du Tout-Puissant. » Ils ne connaissent que la langue sacrée, et ils ne parlent que de choses saintes. Ils vivent ordinairement cent ou cent vingt ans. Jamais ni fils ni fille ne meurent du vivant de leurs pères, mais tous parviennent à la troisième ou même à la quatrième génération ; en sorte qu'ils voient leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants. Ils labourent et moissonnent eux-mêmes leurs champs, parce qu'ils n'ont ni esclaves ni domestiques ; beaucoup sont des magasiniers, et pourtant ils se dispensent de fermer leurs maisons la nuit, attendu qu'il n'y a parmi eux ni voleurs, ni hommes médians, ni autre

personne capable de faire quelque mal. De plus un enfant conduit des troupeaux à une distance de plusieurs jours de marche, sans craindre les voleurs ou les démons, les bêtes féroces ou quelque autre péril, parce que tous ces lévites sont saints et purs. Ils s'occupent de la loi et des commandements d'Hashem, et se maintiennent constamment dans la sainteté de Moshé, leur père, fils d'Amram et petit-fils de Lévi.

– Tu m'étonnes, s'écria Rabbi Yehouda. Si la rivière Sambatyon entoure leur territoire comment sais-tu ce qu'il s'y trouve et comment ils vivent ?

– Certes, néanmoins, pendant tous les six jours ouvrables, beaucoup d'individus des tribus de Dan, Zabulon, Aser et Nephtali, vont avec leurs troupeaux au bord de la rivière et crient. C'est comme cela que nous communiquons avec eux.

Le voyageur continua son récit en décrivant les pratiques des tribus, notamment en matière d'abattage rituel. Il mentionna des lois qui choquèrent les sages de Kairouan. Il employait aussi des mots étranges et inconnus qui ressemblaient à de l'arabe. Les sages s'efforçaient de masquer leur surprise. Le voyageur était-il vraiment celui qu'il prétendait être ? Des murmures de plus en plus bruyants s'élevèrent parmi les sages. Il avait fait l'erreur que j'attendais. J'avais raison. Je jubilais.

– Merci mon cher Eldad, dit Rabbi Nathan. Nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui.

Le voyageur s'inclina devant les sages. Il bénit ensuite l'assistance qui l'acclama tel un souverain. Quelques enfants se risquèrent à l'approcher. Mais ils furent éconduits avec fermeté par l'homme à la cicatrice.

– Calmez-vous mes frères ! somma Rabbi Yehouda. Laissez donc notre hôte rejoindre ses quartiers.

Un passage se forma et le voyageur put quitter la grande synagogue en toute sérénité. Après son départ, une vive discussion s'entama entre les sages.

– Avez-vous entendu ses lois sur l'abattage ? s'écria l'un d'eux. Nous n'appliquons pas de telles règles !

– Elles me rappellent étrangement celles des karaïtes, glissa Rabbi Yehouda.

– Et ses mots étranges qu’il emploie ?! Tout ceci demande des éclaircissements.

– Personnellement, c’est votre incrédulité qui me choque, déclara Rabbi Nathan. Je me suis longuement entretenu avec Eldad. C’est un véritable érudit.

– Mais est-il vraiment celui qu’il prétend être ? répliqua Rabbi Yehouda. Nous ne pouvons quand même pas ignorer sa méconnaissance des sages de la Mishna et du Talmud, ainsi que ces divergences majeures dans l’application de la Loi.

– Mon cher Rabbi Yehouda, le doute te tenaille depuis son arrivée. Ta soif de vérité est honorable, mais tes suspicions acharnées en sont devenues malaisées. J’ignore ce qui pourra te rasséréner. Tu devrais sans doute solliciter l’avis de notre maître Rabbi Tzemah de la Yeshiva Soura.

– C’est une excellente idée. Je lui envoie une missive dès à présent.

Je me réjouissais de l’issue que prenaient les choses. Je ne pensais même plus à enquêter. Car je savais que la mascarade du voyageur touchait à sa fin.

– La raison reprend le dessus, dis-je à Ezra d’un ton enjoué.

– Ne crie pas victoire trop tôt. Attendons la réponse de Rabbi Tzemah.

– Mon cher Ezra, une victoire durable réside dans la raison.

J’assenais ce pauvre Ezra de sarcasmes pendant une bonne heure. C’était à mon tour de lui répéter les dialogues de l’interrogatoire, tout particulièrement les réponses maladroites du voyageur. Il était deux heures. Je rentrais à la maison. Maman était absente. Elle avait pris soin de demander à la domestique de me préparer mon repas. Je déjeunai et étudiai une section du Talmud sur les rêves. Ces derniers sont une once de prophétie. Ils se réalisent selon l’interprétation. Enfant, je rêvais beaucoup, mais aujourd’hui je ne me souviens plus de mes rêves, pensais-je. Il était cinq heures. C’était l’heure de mon service avec le voyageur. Il m’attendait comme la première fois devant la demeure de Rabbi

Nathan. Il me fit le même sourire paternel et m'enveloppa d'un regard plein de douceur. Cela eut le don de m'exaspérer.

– Ton calvaire est bientôt terminé. Je compte quitter la ville. Mais avant, j'aimerais t'offrir quelque chose.

– Quoi ? répondis-je d'un ton sec.

Le voyageur sortit alors une amulette de son vêtement. Il me la tendit en murmurant des paroles inaudibles. Je saisis l'objet malgré mes appréhensions. Je m'écroulai dès le premier contact. Je fus réveillé par des bruits d'éboulements. Le fracas des roches frappait mes tympans tels des coups de massue. Le voyageur se tenait à mes côtés.

– Regarde et apprécie les merveilles du Créateur.

Je me levai et aperçus à une dizaine de mètres un flot de roches. Les pierres déboulaient avec la puissance des eaux de rapides. Certaines étaient projetées hors du fleuve magique. Elles s'écrasaient avec force sur ces rives dans un vacarme assourdissant.

– Serait-ce encore l'un de vos tours de passe-passe ? demandais-je.

– Je te laisse en juger. Approche-toi, si tu oses.

Je m'avançai. Une pierre explosa non loin de moins. Les débris de la roche vinrent buter contre mon pied. Le Sambatyon, pensais-je. Tout ceci n'était pas un rêve. Le fleuve de pierres coulait devant mes yeux. J'étais dans un autre monde, le monde des tribus. Des plaines verdoyantes parsemées de fleurs aux couleurs chatoyantes entouraient le fleuve. Des oiseaux au plumage arc-en-ciel virevoltaient au-dessus de ma tête. Je vis au loin des troupeaux de moutons à la laine abondante qui broutaient les pâturages. Une colonne de nuée séparait ce paysage idyllique d'un domaine invisible. Mais ma raison refusait cette réalité miraculeuse.

– Pourquoi suis-je ici ? C'est à cause de votre prestation, n'est-ce pas ? Vous voulez me convaincre.

– Je veux d'aider à ressentir à nouveau. Je veux t'aider à rêver comme lorsque tu étais enfant.

– Je ne suis plus un enfant. J'ai cessé de rêver.

– Que s'est-il passé ? me demanda le voyageur.

– J'ai mûri.
– Tu sais lorsque les fruits mûrissent trop, ils pourrissent, les hommes aussi.

– Vous me demandez donc de croire naïvement à vos sornettes.
– J'aimerais comprendre. Éclaire-moi.
– Lorsque j'étais enfant, je rêvais que mon père revenait vers moi. Je faisais enfin sa connaissance. Je profitais de sa sagesse. Il me guidait vers l'harmonie. J'étais enfin entier, connecté à ma tradition ancestrale. Mais comment pouvait-il revenir d'entre les morts ? J'ai déversé des torrents de larmes jusqu'à ce que je décide de devenir raisonnable. J'ai cessé de rêver.

– Et si je te disais que tu as tort. Tu ne dois jamais renoncer à tes rêves aussi fous soient-ils. Abraham rêvait d'avoir un fils alors que sa femme et lui étaient vieux et stériles. Il l'a finalement eu. Et ce dernier donna naissance à Jacob qui enfanta douze tribus. Garde tes rêves au plus profond de toi, et un jour ils se réaliseront. Ton père est peut-être à tes côtés en ce moment même.

– Cela suffit ! Ramenez-moi à la réalité.

Je ne pouvais plus supporter les paroles insensées du voyageur. Ces élucubrations m'invitaient à la bêtise la plus primaire. Comment pouvais-je abandonner ma raison pour de telles sornettes ?

– Crois-tu aux anges ? me demanda soudain le voyageur.

Je fis mine de ne pas comprendre sa question.

– Sais-tu qu'à chaque fois que tu renonces à tes rêves et aux merveilles des mondes invisibles tu tues les anges censés les réaliser ?

– Qui êtes-vous donc pour me parler ainsi ?

– Je suis la voix du cœur, celle que ta raison tente d'étouffer.

– Vous n'êtes qu'un charlatan !

– Tu es en colère, car tu sais que je dis vrai.

– Ramenez-moi immédiatement à la réalité.

Il avait vu juste et je ne pouvais pas l'accepter. Car au fond de moi je me languissais de cette enfance pleine de merveilles. Les mondes enchantés de ma jeunesse hantaient ma mémoire d'adulte raisonnable. Je rêvais d'une vie où les mondes invisibles m'apparaîtraient à nouveau. J'aurais voulu être ce jeune Joseph, ce

rêveur formidable. Mais ma raison m'en empêchait. Je n'avais que vingt ans, pourtant je pensais comme un vieil homme plein de désillusions. J'étais amer et terne. J'étais sans vie et le voyageur me ressuscitait. Il claqua trois fois des doigts, et me rendit ma réalité. Je me retrouvai devant la maison de Rabbi Nathan. Il me salua.

– À bientôt...peut-être, me dit-il avant de disparaître comme un mirage.

Je restais seul, noyé dans des pensées fantastiques. Je me laissais peu à peu amadouer par les discours du voyageur ou par l'enfant qui sommeillait en moi. Revenons à mon histoire. Les événements suivants me furent racontés par Rabbi Yehouda. Après la prestation du voyageur, Rabbi Yehouda se rendit sans attendre dans son bureau situé à quelques rues de la synagogue. Il prit place sur son siège en bois de cèdre et saisit une plume d'oie ainsi qu'un petit encrier en Crystal. Il se mit ensuite à écrire.

– Nous souhaitons informer notre maître qu'un homme du nom d'Eldad ben Malhi de la tribu de Dan se trouve actuellement dans notre communauté. Il nous a dit que quatre des tribus perdues Dan, Naphtali, Gad et Asher - sont en un seul endroit : Havila, où se trouve l'or. Ils ont un juge, et ils prononcent des jugements sur les affaires impliquant les quatre peines capitales. Résidant dans des tentes, ils voyagent d'un endroit à l'autre et installent leur campement. Ils sont plongés dans la bataille avec les sept rois de Koush. Il leur faut sept mois pour traverser leur terre. Cinq des rois avec lesquels ils sont constamment en guerre les entourent par l'arrière et par deux flancs. Tout celui qui a le cœur fragile reste au campement pour servir Hashem. Bien qu'ils possèdent la Torah dans son intégralité, ils ne lisent ni le rouleau d'Esther, car ils n'ont pas été impliqués dans ce même miracle, ni le rouleau des Lamentations, de peur que leur cœur ne soit brisé. Tout au long de leur Talmud, il n'y a aucune mention d'aucun sage, mais plutôt « Yehoshoua a dit au nom de Moshé qui a dit au nom du Tout-Puissant. » Les guerriers de Dan ont trois mois de service fixe. Ils poursuivent leurs ennemis sur leurs chevaux et ne descendent pas de toute la semaine. À la veille du Chabat, ils mettent pied à terre partout où ils se trouvent, et leurs chevaux se tiennent près eux avec les armes. Si leurs ennemis ne

les affrontent pas, ils se reposent le jour du sabbat conformément à la Loi ; et si leurs ennemis attaquent, ils les combattent avec courage. Les fils de Samson et Dalila se trouvent dans leurs rangs. Ils poursuivent sans relâche leurs ennemis dans la bataille. Ils n'ont pas d'autre langue que la langue sacrée. Ce Eldad Hadani ne comprend pas la langue de Koush ou dans la langue d'Ismaël. Néanmoins, la langue sainte qu'il parle contient des paroles que nous n'avons jamais entendues. Par exemple, il appelle une colombe tintara, un oiseau riquit, et poivrons darmosh. Il nous a aussi enseigné des lois des plus surprenantes sur l'abattage rituel. Nous avons donc jugé nécessaire de solliciter l'avis de son éminence au sujet de cet individu et de ses enseignements. Rabbi Yehouda enroula la lettre avec soin et la cacheta. Puis il la confia au messenger. Ce dernier attendait patiemment dans un coin de la pièce. Il s'avança et saisit la missive.

– Tu prendras le premier convoi pour Soura. Ne t'attarde pas en chemin. Nous comptons tous sur toi.

– J'honorerai votre confiance, répondit le messenger avant de s'éclipser d'un pas lesté.

Rabbi Yehouda se dirigea vers sa bibliothèque. Il prit plusieurs vieux parchemins dont il entreprit l'étude. Le rabbin plongea peu à peu dans un océan de textes et de commentaires. Coupé du temps et de l'espace, il ne réalisa pas que quelqu'un l'observait depuis plusieurs minutes. Lorsqu'il émergeait de son étude, trois individus masqués se tenaient devant lui. Rabbi Yehouda ne sembla pas surpris par leur présence. Il griffonna discrètement quelques mots sur sa table avant de se lever.

– Vous voici ? dit-il. J'aurais dû m'en douter. Le temps de la récolte est arrivé. N'est-ce pas ? Je commençais à désespérer de votre venue. Cela fera bientôt vingt ans. Vous en avez mis du temps pour me trouver.

L'un des hommes lui fit signe de les accompagner en silence. Il ne manqua pas de lui montrer le poignard à sa taille.

– C'est inutile. Je n'ai pas l'intention de fuir ni de résister. Mais je vous préviens tout de suite. Vous perdez votre temps. Je ne vous aiderai pas à le retrouver.

Les hommes se placèrent de chaque côté de Rabbi Yehouda et quittèrent la pièce.

CHAPITRE 3

LE SECRET DU MARCHAND

Le lendemain, l'absence de Rabbi Yehouda fut rapidement remarquée, et pour cause. Il avait l'habitude d'ouvrir la synagogue et de débiter l'office. Devant les portes closes, les fidèles comprirent aussitôt que quelque chose s'était produit. Ezra et moi fûmes parmi les premiers à entrer dans son bureau. J'examinai la pièce avec minutie. Je notai la présence de parchemins éparpillés sur l'imposante table en bois massif. Je relevai également les traces de pas sur le sol terreux. Ezra, quant à lui, se lamentait.

– C'EST DRAMATIQUE, soupira-t-il. Hier, c'est le meurtre de ce pauvre homme et aujourd'hui c'est notre cher Rabbi Yehouda qui manque à l'appel. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave.

– RABBI YEHOUDA A ÉTÉ ENLEVÉ par trois hommes, lui dis-je. Il n'y a pas eu de lutte. Ils le voulaient vivant.

– À D-IEU NE PLAISE ! Comment en es-tu si sûr ?

– REGARDE LES TRACES sur le sol. De plus, Rabbi Yehouda n'aurait jamais quitté son bureau sans ranger ses parchemins.

– C’EST HORRIBLE ! Nous devons prévenir les autorités !

– POUR QU’ILS inscrivent sa disparition dans la liste des crimes non élucidés ?! Nous informerons Rabbi Nathan. Il nous dira quoi faire.

EZRA S’APPROCHA DU BUREAU. Il fouilla les parchemins et c’est là qu’il remarqua une inscription.

– Qu’est-ce que ces lettres sur la table : W, IBN, F ?

JE M’APPROCHAI et lus l’inscription à plusieurs reprises. Je passai mon doigt sur l’encre encore fraîche.

– JE NE COMPRENDS PAS ! dis-je. Walid Ibn Farouk ?! Mais en quoi est-il mêlé à tout cela ?

– WALID LE MARCHAND D’ÉTOFFES ? s’étonna Ezra. Tu dois faire erreur.

– LE MEILLEUR moyen de le savoir est de lui rendre une petite visite.

SANS ATTENDRE, je pris la direction du souk. Ses étalages garnis de porcelaines colorées, et d’épices parfumées conféraient au marché des allures de prairie orientale. Les marchands animaient les rues de

vigoureuses criées tandis que des négociants chargeaient leurs biens. Ezra et moi parvînmes à un stand où se battaient des rouleaux d'étoffe. Il se trouvait devant une boutique exiguë dans laquelle un petit bonhomme à la mine rondouillarde dégustait un thé à la menthe. Une énorme barre de poils traversait son visage. Elle allait du dessus de ses lèvres jusqu'à ses oreilles.

– Salam Walid ! s'écria Ezra d'un ton enjoué.

– SALAM RABBI EZRA ! Salam Rabbi Betsalel ! Que me vaut l'honneur d'une telle visite ? Rabbi Betsalel se fiance ! C'est ça ?

– NON ! non ! Pas du tout, rétorquai-je tout en essayant de masquer mon embarras.

– ALORS QUE PUIS-JE faire pour vous mes amis ? Demandez-moi ce que vous voulez. Je ne peux rien vous refuser. Je vous connais depuis votre plus jeune âge. Vous êtes à mes yeux comme mes neveux.

JE SAISIS l'occasion pour l'interroger.

– CELA TOMBE BIEN WALID, car nous aurions quelques questions au sujet d'évènements étranges.

– DES ÉVÈNEMENTS ÉTRANGES ?! s'étonna Walid.

– JE FAIS référence au crime d’hier, mais surtout à la disparition de Rabbi Yehouda.

WALID PERDIT SUBITEMENT son sourire jovial. Il observa les alentours comme si les étoffes l’espionnaient depuis les étagères qui paraient l’intérieur de sa boutique.

– EST-CE QUE TOUT VA BIEN ? demanda Ezra.

WALID INGURGITA une gorgée de thé en nous dévisageant de ses petits yeux ronds incrustés dans sa face boursouflée. Son regard passa subitement au-dessus de mon épaule. Le breuvage se trompa alors de trajectoire et le marchand faillit s’étouffer. Il fut saisi d’une quinte de toux si violente qu’il fit trembler toutes les étoffes de la boutique.

– QU’EST...CE...QUE...J’EN sais...moi, dit-il enfin. Je ne suis qu’un simple marchand. Maintenant, dites-moi messieurs, quelle étoffe vous intéresse ?

WALID NOUS SIGNALA DISCRÈTEMENT qu’on nous observait. En effet, un soldat en patrouille suivait la scène non loin de là. Il était manifestement intrigué par notre présence dans la boutique du marchand d’étoffes.

– REGARDE EZRA. Je crois que celles-ci plairont à ta mère, s’empressa Walid.

IL SAISIT une pile d'étoffes et la plaça sous le nez d'Ezra. Ce dernier les trifouilla avec un semblant d'intérêt.

– REVENEZ À LA FERMETURE, chuchota Walid. J'ai un message pour vous.

– CELLE-LÀ ME SEMBLE à son goût, répliqua Ezra. Mais je préfère avoir son avis avant. Je te remercie Walid. Salam.

– SALAM, jeunes gens ! Revenez quand vous voulez. Des bonnes nouvelles chez vous !

LA PETITE MASCARADE eut le mérite de faire partir le soldat. Ce dernier poursuivit sa patrouille sans tarder. Walid retourna quant à lui dans son antre. Il s'assied et ingurgita la moitié de la théière. Nous le quittâmes alors.

– ON DIRAIT que nous sommes sur une piste, se réjouit Ezra.

– JE CROYAIS que tu ne voulais plus mener d'enquête.

– IL FAUT BIEN que quelqu'un t'empêche de faire des bêtises ou d'attraper un mauvais coup.

– JE VOIS. Tu es mon protecteur.

SOUDAIN, une vieille femme enveloppée d'un voile sombre s'approcha de nous.

– LA NÉCROMANCIENNE, murmura Ezra.

L'ÉNIGMATIQUE vieille dame était connue pour communiquer avec les ombres et les créatures des ténèbres. Elle dévoilait les secrets du passé, du présent et de l'avenir contre quelques pièces d'or.

– JE VOIS deux loups se battre, dit-elle d'une voix rauque qui rappelait à s'y méprendre les croassements d'un corbeau. L'un a le pelage sale et l'œil féroce. Il est colère, envie, tristesse, regret, cupidité, arrogance, culpabilité, mensonges, supériorité, doute et l'ego. L'autre a le pelage immaculé et l'œil doux. Il est joie, paix, amour, espoir, sérénité, humilité, bonté, bienveillance, empathie, générosité, vérité, compassion et rêverie.

ENCORE UNE FANTASISTE en quête d'attention, pensais-je. Elle m'amusait avec son ton rauque et ses manières sinistres. Je me risquai donc à la taquiner.

– ET LEQUEL DES deux va gagner ? demandai-je.

– CELUI QUE TU NOURRIRAS ! Jeune homme, un combat difficile t'attend. Méfie-toi de la dame à cruche. Tu as des questions dont Kairouan ne possède pas les réponses. Ta quête est ailleurs, dans la terre des disparus. Va et tu sauras, conclut-elle avec un reniflement sonore.

Son oracle terminé, la nécromancienne tendit la main dans l'espoir de recevoir quelques pièces d'or.

– TU NE CROIS PAS que je vais payer pour tes balivernes !? m'écriais-je.

– NE LA MET PAS en colère, murmura Ezra. Elle peut être très dangereuse.

– NOUS N'AVONS PAS de temps à perdre avec cette folle. Allons-y.

EZRA FOUILLA ALORS son vêtement et en sortit trois pièces d'or qu'il donna à la vieille dame. Cette dernière s'empressa de les prendre avant de récolter de la poussière laissée sur le sol par mes pas.

– TU VERRAS si je suis folle ! croassa-t-elle.

ELLE PRONONÇA une incantation sur la poussière et la souffla en ma direction. Puis elle s'évapora sans laisser de trace.

– BETSALEL ! Que t'arrive-t-il ? Pourquoi saignes-tu du nez ? s'alarma Ezra.

UN MINCE FILET de sang s'écoulait de mes narines. Ezra avait à peine terminé sa phrase que je m'écroulai sur le sol pris de convulsions.

– BETSALEL !? Non ! Je t'avais pourtant prévenu.

– L'AMULETTE. Adiel. Havila. Les sorciers du nord, répétais-je en état de transe.

EZRA SORTIT une amulette de sa poche. Il la plaça contre mon cœur tout en marmonnant des *yihoudim*. Je repris peu à peu mes esprits. Je n'étais pas la première fois que j'avais ce genre d'épisode. Mais la nécromancienne était parvenue, semble-t-il, à le provoquer.

– NOUS DEVONS nous rendre sur le territoire des tribus ! C'est là que se trouve Rabbi Yehouda.

– C'EST QUOI AU JUSTE ? Une vision prophétique ?

– ELLE A RAISON ! Les réponses sont ailleurs ! Chez les disparus.

La raison laissait progressivement place à l'intuition, pour ne pas dire au rêve. Cela était sans aucun doute l'influence du voyageur.

– ON N'ENTREPREND PAS ce genre d'aventure sur les dires d'une diseuse de bonne aventure. Nous consulterons Rabbi Nathan à ce sujet. Dans l'immédiat, je te ramène chez toi. Tu as besoin de repos.

EZRA ENTREPRIT DONC de me raccompagner à la maison. Maman s'étonna de notre arriva.

– BETSALEL !? Ezra !? Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle.

– SES MÉNINGES TRAVAILLENT TROP ! Il se rend malade le pauvre garçon, répliqua Ezra d'un ton désolé.

– JE VAIS BIEN ! J'ai juste eu un petit malaise, rétorquai-je. C'est la chaleur et le manque d'eau. Je vais me rafraîchir.

– EZRA, je t'ai déjà pourtant dit de prendre soin de mon Betstalel. Je veux qu'il arrive entier au mariage.

– OUI MADAME.

Maman profita de mon absence pour interroger Ezra au sujet leurs récentes études. Mais ce dernier me répéta tout le contenu de la conversation.

– Tout va bien grâce à D-ieu, répondit Ezra. Avez-vous entendu les récits d'Eldad Hadani ?

– OUI VAGUEMENT.

– ET QU'EN PENSEZ-VOUS ?

– PAS GRAND-CHOSE.

LE SUJET SEMBLAIT L'INCOMMODER.

– LES FABLES des voyageurs ne m'ont jamais intéressé, ajoute-t-elle avec un dédain à peine dissimulé.

– VOYAGEUR ? Mais c'est un rescapé de la tribu de Dan.

– POUVONS-NOUS CHANGER DE SUJET ?

– DÉCIDÉMENT, le fruit ne tombe jamais très loin de l'arbre.

– SI TU LE DIS...

– AVEZ-VOUS ENTENDU POUR RABBI YEHOUDA ?

– QUOI ?! Qu'est-il arrivé à Rabbi Yehouda ?!

- IL A DISPARU, déclarai-je.
 - Il a disparu ? Comment cela ?

- NOUS PENSONS, Ezra et moi, qu'il a été enlevé.

- QUI VOUDRAIT s'en prendre à un tel juste, s'étonna maman.
Pourquoi lui ?

- C'EST ce que nous tenterons de découvrir, répondis-je.

- TU NE DEVRAIS PAS t'occuper de cela. Laisse les autorités s'en charger.

- AH ! La voix de la raison a parlé. Merci madame.

- MAMAN, je ne comprends pas ! Tu ne t'es jamais opposé à mes enquêtes. La vie de mon rav est en danger. Je ne peux pas rester les bras ballants.

- JE NE VEUX PAS que tu mettes ta vie en danger. Et qui sait ce que tu pourrais découvrir.

– JE NE VOIS PAS de quoi tu parles. Sauf ton respect mère, je mènerai cette enquête. C'est mon devoir d'aider mon maître.

MAMAN GARDA LE SILENCE. Ezra et moi retournâmes au beit hamidrash où nous étudiâmes jusqu'à la fin de la journée. Rabbi Nathan donna sa leçon hebdomadaire. Et tout le monde faisait comme si de rien n'était. Puis Ezra et moi allâmes au souk. Nous retrouvâmes Walid qui finissait de ranger ses étoffes. Il paraissait soucieux et bien plus embarrasser de l'après-midi. C'est à peine s'il nous salua.

– AH VOUS VOILÀ ENFIN, dit-il d'un ton sec. Comment s'est passée votre journée ?

– BAROUK HASHEM, répondit Ezra.

– QU'EST-CE que tu veux nous dire ? rétorquai-je.

– CHUT ! suivez-moi.

Le marchand saisit une pile d'étoffes. Il les plaça dans sa boutique avant de la verrouiller. Il marcha ensuite vers une petite ruelle adjacente.

– PAR ICI, dit-il d'un ton fébrile.

L'ENDROIT ÉTAIT sombre et complètement désert.

– LÀ, c'est plus tranquille, dit Walid d'un ton nerveux. Je suis vraiment désolé mes garçons, mais je n'avais pas le choix. Pffuit ! Pffuit ! siffla le marchand tout en tremblant.

TROIS INDIVIDUS masqués apparurent aussitôt dans un nuage de brume épaisse. Ils fixèrent les jeunes hommes en marmonnant des incantations. Trois énormes cobras jaillirent alors de leurs bouches. Des sifflements lugubres emplirent peu à peu la ruelle.

– DES SORCIERS DU NORD ! s'écria Ezra. Walid ? Pourquoi ?

– IL RÉPONDRA de ses actes plus tard, repris-je. Dans l'immédiat, débarrassons-nous de ces bestioles.

NOUS NOUS MÎMES à réciter des formules kabbalistiques. Après chacune d'elle, les cobras disparaissaient dans un soupir. Cela peut paraître étonnant pour un esprit terre à terre comme le mien. Mais la sorcellerie est une illusion que la Kabbale balaye. Je m'expliquai donc son utilisation. Les sorciers furieux crachèrent avec rage de nouveaux reptiles.

– NOUS DEVONS nous débarrasser des sorciers ! dis-je.

– OUI, mais c'est plus difficile à dire qu'à faire, se lamenta Ezra.

NOUS CONTINUÂMES NOS *YIHOUDIM*, tandis que les sorciers vomissaient des myriades de reptiles. Les cobras étaient si nombreux qu'il leur était impossible de tous les faire disparaître.

– PSSST ! Venez ! dit une voix familière.

– WALID ?! C'est encore un piège ? rétorquai-je.

– NON ! Je vous le jure par le Tout-Puissant.

SAISI PAR LES REMORDS, le marchand d'étoffes avait finalement décidé de nous porter secours. Il nous fit entrer dans sa boutique.

– WAAALIIIDDD, siffla l'un des serpents. Tu as signé ton arrêt de mort !

LE SERPENT lui sauta à la gorge et le mordit de toutes ses forces. Ezra prononça alors un *yihoud* si puissant que l'ensemble des reptiles s'évapora dans un barouf effroyable. Les trois sorciers se retrouvèrent seuls et dépourvus de tous leurs pouvoirs maléfiques. Ils choisirent la solution qu'il leur sied le mieux : la fuite. Ils déguerpirent sur-le-champ telle une bande de chats mouillés. Malheureusement, le mal était fait. Walid gisait mourant au milieu de sa boutique d'étoffes.

– J’AI UN SECRET, dit-il. Il y a vingt ans, j’ai aidé rabbi Yehouda à acheminer un paquet à Kairoun. Il ne m’a jamais dit ce qu’il contenait, mais m’a fait jurer de n’en parler à personne. Je suis maintenant persuadé qu’il s’agissait d’un enfant et que les sorciers du nord sont à sa recherche. Cet enfant c’est...

LE VISAGE de Walid se crispa et son âme le quitta. Seul son corps sans vie reposait dans les bras impuissants d’Ezra.

– NOUS DEVONS PARTIR au plus vite, déclara Betsalel. Nous devons quitter la ville.

– MAIS POUR ALLER OÙ ?

– SI LE VOYAGEUR DIT VRAI, nous irons auprès des tribus. J’ai tracé avec précision une carte à la lumière de ses récits. Ils nous aideront à retrouver Rabbi Yehouda.

– MAIS SELON ELDAD, ils sont en guerre constante avec les royaumes de Koush. Même si nous parvenons jusqu’à eux, nous risquons d’arriver en pleine bataille. Je te propose d’en parler à Rabbi Nathan. Il saura quoi faire.

– C’EST TROP TARD. Les sorciers du nord ne manqueront pas de nous accuser du meurtre de Walid. Ils nous attribueront certainement celui de ce guerrier inconnu. Les autorités seront à notre recherche et nous risquons la peine de mort.

– ET ELDAD ? Il pourrait sans doute nous aider.

– JE NE LUI fais pas confiance. Nous devons partir ce soir. J'ai toujours quelques pierres précieuses en ma possession. Elles financeront notre voyage. En route !

CHAPITRE 4

LA CARAVANE DE NULLE PART

Une ombre s'approcha de nous d'un pas serein. Nous tressaillâmes face à cet inconnu qui venait à leur rencontre dans la nuit noire.

– Un Shin-dalet ! dit Ezra. Les sorciers du nord nous ont envoyé un démon pour finir le travail.

– Je ne suis pas un démon, rétorqua une voix calme. Vous pouvez vérifier.

Un vieil homme enturbanné jaillit de l'obscurité. Les quelques lumières de la ville éclairaient sa face ridée. Il tendit l'un de ses pieds. Ezra l'examina avec soin. C'était la seule façon de déterminer s'il s'agissait d'une créature démoniaque.

– Vous êtes un caravanier ? s'étonna Ezra.

– C'est bien cela. Et il semble que vous auriez bien besoin de mes services.

Ezra me regarda d'un air surpris. Il ne savait pas quoi dire, et moi non plus. Les pupilles blanchâtres du caravanier indiquaient sa totale cécité. Comment pouvait-il les aider avec un tel handicap ?

– Je sais ce que vous pensez. Sachez qu'il y a bien longtemps je voyais comme vous et puis j'ai vu la lumière. Elle était si intense qu'elle m'a aveuglé. Mais depuis, je vois bien plus que n'importe qui. Je vois avec mon âme. Je vois avec mon cœur. L'endroit où vous souhaitez vous rendre est voilé des regards. Il nécessite bien plus que des yeux en bonne santé pour le localiser. Vous ne trouverez aucun caravanier capable de vous y emmener.

– Comment connais-tu notre destination ? demandai-je.

– J’ai entendu parler de la visite de cet Eldad de la tribu de Dan. On m’a raconté ces histoires. Je devine que si deux jeunes talmudistes décident de quitter la ville en pleine nuit, ce n’est pas pour une banale excursion. Vous voulez vérifier l’authenticité de ses récits. Sachez que je connais tous les lieux dont il parle. Je l’ai vu comme je vous vois.

Ezra me dévisagea à nouveau. Ce caravanier venu de nulle part le laissait perplexe. Pouvions-nous lui faire confiance ? Où s’agissait-il d’un autre piège des sorciers du nord ?

– Je m’appelle Elihou, Elihou le caravanier. Je ne suis ni un esprit malfaisant ni un sorcier. Je ne suis qu’un vieux caravanier avec ses chameaux. Vous n’avez rien à craindre de moi. Je ne vous ferais aucun mal. Je n’en dirais pas autant des individus qui viennent à votre rencontre. Décidez-vous vite. C’est maintenant ou jamais !

Les trois sorciers du nord avaient réapparu. Ils étaient accompagnés de soldats qui s’avançaient vers nous d’un pas menaçant.

– Et vous là-bas ! venez donc par ici, hurla l’un des soldats.

– QU’EST-IL ARRIVÉ À WALID ? brailla le second.

– En effet, nous n’avons pas trop le choix que de vous suivre, dis-je au caravanier.

– SACHE, jeune homme, que l’on a toujours le choix. Certains choix sont juste plus difficiles que d’autres.

– BON ! On arrête de tergiverser et on y va ! lança Ezra.

LE CARAVANIER DÉSIGNA trois chameaux qu’ils s’empressèrent de chevaucher. Une fois en selle, il ordonna à ses bêtes d’avancer.

C'est alors qu'un vent puissant souleva le sable qui les entourait et le projeta sur leurs poursuivants et les aveugla. Ces derniers tâtonnèrent dans la nuit telle une bande de taupes en plein jour.

– C'EST BIEN PLUS équitable comme cela, s'amusa le caravanier.
En route, mes amis !

LES CHAMEAUX s'élancèrent dans la nuit tel un troupeau de gazelle. Ils gambadaient plus vite que des oryx. Il ne leur fallut que quelques minutes pour qu'ils s'éloignent de la ville. Elle nous apparaissait désormais que comme un petit point lumineux.

– QU'AVONS-NOUS FAIT ? se lamenta Ezra.

– VOUS AVEZ FUI, répliqua le caravanier. Et c'était la meilleure chose à faire. Ils vous auraient exécuté sans procès pour un crime que vous n'avez pas commis.

– ET QUI TE dit que nous sommes innocents ? lui demandai-je.

– LES FAUTES SONT comme le goudron. Elles entachent l'âme et le cœur des fauteurs. Elles emprisonnent leur lumière intérieure dans des ténèbres de désolations. Les vôtres sont propres et lumineuses. Je le sais. Je le vois.

– ET QUE VOIS-TU D'AUTRE ?

- JE VOIS un avenir surprenant que tu te dois de découvrir.
- ET RABBI YEHOUDA ? Est-ce que vous le voyez ? demanda Ezra.
- JEUNE HOMME, s'esclaffa Elihou. Je ne suis pas les Ourim et Tournim. Je peux seulement vous garantir que la libération est à la fin de ce périple. Il faudra just être patient.
- C'EST RASSURANT, rétorqua Ezra.

LES CHAMEAUX AVAIENT RALENTI leur cadence. Ils avançaient d'un pas serein tandis qu'un nuage sablonneux les entourait.

- ON N'Y voit absolument rien dans ce truc, s'indigna Ezra.
- JE VOUS AVAIS PRÉVENU. Il faut bien plus que des yeux pour atteindre le royaume des disparus. Dites-moi, quelle impression vous a fait Eldad le Danite ?
- PERSONNELLEMENT, il m'a impressionné, s'empressa Ezra.
- ET TOI, Betsalel ? Est qu'il t'a impressionné ?

– PAS VRAIMENT, répondis-je. Disons qu'il m'a intrigué.

– HA, l'identité ! C'est un sujet piquant, n'est-ce pas ? Qui suis-je ? D'où je viens ? Où vais-je ? En voilà des questions ! C'est marrant comme les gens sont souvent plus intrigués par l'identité des autres que par la leur. Toi par exemple, sais-tu vraiment qui tu es, s'amusa le caravanier.

– JE PENSE SAVOIR qui je suis, mais il est vrai que l'identité des inconnus comme vous m'intrigue.

– SI TU NE DOUTAIS PAS DE ta propre identité, tu ne serais pas si intrigue par celle des autres. À moins que ce soit ses rêveries qui t'importunent. Certes, on ne gère pas une maison en rêvassant, mais il est impossible de la bâtir sans rêver.

– JE N'AIME la tournure que prend cette conversation, rétorquai-je.

– AURAI-TU peur de découvrir qu'il y a quelque chose de plus fort que ta raison.

– CELA SUFFIT ! Quand est-ce que nous arrivons à destination ?

– JEUNE HOMME, nous avons encore un long chemin à parcourir.

L'OASIS du Sage

LE VOYAGE FUT FINALEMENT INTERROMPU par une première escale. Il y en a eu plusieurs durant notre voyage. Une oasis verdoyante leur apparut comme un mirage. Elle était totalement déserte à l'exception d'une petite tente située à deux pas d'un dattier.

– OÙ SOMMES-NOUS ? demandai-je

– NOUS SOMMES à l'oasis du sage, répondit Elihou. Il se trouve sous cette tente.

– L'OASIS DU SAGE ? Quel sage ?

– LE SAGE RABBI NAHMAN. Son oasis étanche la soif des corps et sa sagesse celle des âmes. Je vous préviens, il n'appartient pas à ce temps. En fait, il est intemporel. Si vous êtes méritant, il vous racontera l'un de ses contes. Quoi qu'il en soit, nous devons sa permission pour abreuver les chameaux et profiter de son oasis.

ELIHOU SE DIRIGEÀ vers la tente sans attendre. Il entra et nous invita à le suivre. Une fois à l'intérieur, quelle ne fut pas notre surprise de constater l'immensité de l'endroit. Le sage nous sourit et nous

proposa de le rejoindre pour un thé chaud et quelques dattes fraîches.

– ELIHOU, profite de cette oasis comme bon te semblera. Quant à vous jeunes gens, j'ai une histoire pour vous. Je l'ai intitulé : le Sage et le Simple. J'espère qu'elle vous aidera dans votre quête. Il était une fois, dans une ville, deux bourgeois. Ils étaient très riches et possédaient de grandes maisons. Les deux bourgeois avaient chacun un fils. Les deux enfants étudiaient ensemble au même Talmud Torah. L'un d'eux, le Sage, brillait d'intelligence ; l'autre, le Simple, était simple non pas qu'il fût idiot, mais il était simple, et sans subtilité. Les deux enfants s'aimaient beaucoup, bien que l'un fût très intelligent et que l'autre eût l'esprit simple. Ils s'affectionnaient énormément. Un jour, les deux bourgeois virent leur fortune décroître tant et si bien qu'ils perdirent tout et devinrent pauvres. Il ne leur resta plus que leurs maisons. Les enfants avaient grandi, et les deux hommes leur déclarèrent : « Nous n'avons plus de quoi vous nourrir et subvenir à vos besoins. Faites ce que vous pouvez. » Le Simple parti apprendre le métier de cordonnier. Le Sage, qui était très intelligent et très savant, ne voulait pas se contenter d'un si petit métier. Il décida de parcourir le monde, d'observer et de prendre ensuite une décision à propos de son avenir. Il se rendit au marché et aperçut un grand chariot qui passait, tiré par quatre chevaux. Il interpella les marchands et leur demanda : d'où êtes-vous ? De telle ville. Où allez-vous ? Dans telle ville. Peut-être avez-vous besoin d'un petit serviteur ? Les marchands virent qu'il était intelligent et actif, et il leur plut. Ils l'emmenèrent avec eux et il les servit très bien pendant le voyage. Il arriva donc dans ville en question, et son intelligence lui fit dire : « Me voici dans la ville. Pourquoi resterais-je avec ces marchands ? Peut-être puis-je trouver meilleure place. Allons voir ! » Il se dirigea vers le marché tout en réfléchissant et posa des questions sur les gens qui l'avaient amené, afin de savoir s'il n'existait pas une meilleure place que chez eux. On lui répondit que ces gens étaient honnêtes et que la place était

bonne quoique difficile, car ils faisaient du commerce dans des endroits très éloignés. Il continua son chemin et remarqua des commis qui arrivaient au marché. Ils avaient l'allure et les manières propres à leur profession, avec leurs chapeaux, leurs chaussures pointues, et toutes les affectations que révélaient leur pas et leur habillement. En jeune homme intelligent et malin, cela lui plut beaucoup. C'était aussi joli à voir que ce qu'il avait connu chez lui. Il se rendit chez les gens qui l'avaient amené et les remercia, disant qu'il ne lui convenait pas de rester avec eux. Il les avait servis en chemin en échange du transport. Il prit donc congé d'eux et se mit au service d'un patron. Voici la carrière d'un employé. On commence en simple apprenti et il faut travailler dur pour un maigre salaire. Ensuite, on devient un employé d'un rang un peu plus élevé. Le patron du Sage le fit travailler durement. Il l'envoyait porter des marchandises à des commissionnaires, car c'est la tâche des coursiers de porter des balles de tissus sous le bras. Un jour, le Sage dut monter sa marchandise jusqu'à un grenier. Ce travail lui était pénible, et comme il était philosophe et intelligent, il se dit : « Qu'ai-je besoin de ce travail ? L'essentiel est d'avoir un but, de se marier et de subvenir à ses propres besoins. Mais je n'ai pas besoin de m'occuper de cela pour l'instant, je verrai plus tard. Mieux vaut voyager dans le monde et visiter des pays. » Il se rendit au marché et vit des marchands qui se mettaient en route à bord d'un grand chariot. Il leur demanda : « Où allez-vous ? À Livourne. Me prendrez-vous avec vous ? Oui. » Ils l'emmenèrent et partirent ainsi pour l'Italie. Après l'Italie, il partit pour l'Espagne. Les années passèrent. Ayant visité de nombreux pays, Le Sage accrut encore son savoir. Il se dit qu'il devait à présent garder les yeux fixés sur un but, et aidés de sa philosophie, il réfléchit à ce qu'il allait faire. Il fut séduit par l'idée d'apprendre l'orfèvrerie, car c'est un bel et noble art qui demande beaucoup de finesse et rapporte bien. Le Sage, philosophe et intelligent, n'eut pas besoin d'apprendre cet art durant de longues années. Il le maîtrisa en trois mois et devint un grand artisan. Il connaissait son art mieux que son propre professeur. Plus tard, il se dit : « J'ai un métier dans les mains, mais ce n'est pas suffisant. Aujourd'hui, c'est ce métier qui compte, mais demain il en

sera peut-être autrement. » Il entra donc au service d'un joaillier et grâce à son intelligence, il maîtrisa l'art de la joaillerie en peu de temps, en trois mois. Sa philosophie lui fit dire : « Me voici en possession de deux professions. Qui sait quelle sera leur importance plus tard ? Il serait bon que j'apprenne un métier qui ait toujours de la valeur. » Après avoir mûrement réfléchi, il décida d'apprendre la médecine, car c'est une chose dont on a toujours besoin et qui aura toujours de l'importance. D'habitude, pour étudier la médecine, il faut commencer par apprendre à lire et à écrire le latin ; il faut aussi étudier la philosophie. Le Sage, doté d'une vive intelligence, apprit tout cela en trois mois. Il devint un grand médecin et un grand philosophe ; il était versé dans toutes les sciences. Alors, le monde lui parut totalement insignifiant. Son intelligence lui faisait penser qu'il était le seul à posséder ce don, puisqu'il était un si grand artisan, un si grand savant et un si grand médecin. À ses yeux, le reste du monde était insignifiant. Puis il décida de se fixer un but et de se marier. Il réfléchit et se dit : « Si je me marie ici, qui saura ce qu'il est advenu de moi ? Mieux vaut rentrer chez moi afin que les gens voient ce que je suis devenu. Je n'étais qu'un adolescent lorsque je suis parti et maintenant j'ai acquis de l'importance. » Il se mit en route et rentra chez lui. Son intelligence lui causa beaucoup d'ennuis sur le chemin ; il ne put parler à personne et ne trouva pas d'auberge à sa convenance. Il n'eut que des désagréments. Abandonnons pour l'instant l'histoire du Sage. Nous allons raconter maintenant celle du Simple. Le Simple avait appris le métier de cordonnier. Comme il était simple, il dut l'apprendre longtemps avant de pouvoir l'exercer. Il ne le connaissait pas parfaitement, mais il en vivait et se maria. Étant simple et ne maîtrisant pas son métier comme il aurait dû, il gagnait sa vie maigrement et difficilement. Il n'avait pas même le temps de manger, car, n'exerçant pas sa profession parfaitement, il devait sans cesse travailler. Mais tout en travaillant, alors qu'il poussait l'alêne et faisait passer le fil, il mordait dans un bout de pain et mangeait. Il était toujours gai et joyeux. Il agissait comme s'il disposait de toutes les nourritures, de toutes les boissons et de tous les vêtements. Il disait à sa femme : « ma femme, donne-moi à manger ! Elle lui donnait un morceau de pain

qu'il mangeait. » Puis il disait : « Donne-moi du bouillon. » Elle lui coupait encore un morceau de pain et il le mangeait. Il complimentait sa femme et lui disait : « Comme ce bouillon est délicieux ! » Puis, il demandait de la viande et elle lui donnait encore du pain. Il mangeait et complimentait sa femme : « Cette viande est vraiment bonne ! » Il lui demandait aussi de lui donner d'autres mets délicieux et pour chaque mets qu'il réclamait, elle lui donnait du pain. Il en tirait un grand plaisir et faisait l'éloge de chaque plat, il en vantait la saveur, comme s'il en avait réellement goûté. En fait, dans chaque morceau de pain, il retrouvait réellement le goût des plats qu'il désirait. Grâce à sa simplicité et à sa joie, manger du pain était pour lui comme manger de toutes sortes de mets. Puis il disait : « Ma femme, donne-moi de la bière. » Elle lui servait de l'eau et il en faisait l'éloge : « Cette bière est savoureuse ! » Il réclamait un alcool et sa femme lui apportait de l'eau dont il faisait aussi l'éloge : « Le bon alcool que voilà ! Sers-moi du vin ! » Elle ne lui donnait que de l'eau. Il goûtait et vantait la boisson, comme s'il en avait réellement bu du vin. Il en était de même pour les vêtements. Le Simple et sa femme n'avaient tous les deux qu'une peau de mouton. Lorsque le Simple avait besoin de sa peau de mouton pour aller au marché, il disait : « Ma femme, donne-moi la peau de mouton. » Elle la lui apportait. Lorsqu'il avait besoin d'une pelisse pour rendre visite à quelqu'un, il disait : « Donne-moi ma pelisse. » Elle lui donnait sa peau de mouton. Il l'appréciait beaucoup et disait en termes élogieux : « Quelle belle pelisse ! » Avait-il besoin d'un bel habit pour aller à la synagogue ? Il disait : « Ma femme, donne-moi bel habit ! » Elle lui donnait la peau de mouton et il disait : « Quel bel habit ! » Quand il avait besoin d'une blouse, sa femme lui donnait la peau de mouton. Il en faisait l'éloge et disait : « Quelle belle blouse ! » Il en était ainsi pour chaque chose et le Simple était toujours gai, joyeux et ravi. Lorsqu'il avait terminé une chaussure, il y avait de fortes chances qu'elle eût trois extrémités, car il connaissait mal son métier. Il prenait la chaussure en main et en faisait l'éloge ; très content, il disait : « Ma femme, quelle beauté dans ce petit soulier, quelle douceur extrême, quel amour de soulier ! » Sa femme lui répondait : « S'il en est ainsi, pourquoi les autres cordonniers réclament-ils trois

guldens pour une paire de chaussures, alors que toi, tu ne demandes qu'un gulden et demi ? » Il lui répondait : « Qu'est-ce que ça peut bien faire ? C'est leur affaire, et ceci est mon affaire. D'ailleurs, pourquoi parler des autres ? Voyons seulement combien je gagne avec ce petit soulier : le cuir me coûte tant, la résine et le fil tant, les clous et le reste tant. Voilà, je gagne dix groschens. À quoi bon me faire du souci, quand je réalise un tel profit ? » Et il restait toujours gai et joyeux ; un véritable objet de moquerie pour les autres. Avec lui, les gens obtenaient ce qu'ils voulaient, car ils avaient quelqu'un de qui se moquer à leur convenance. À leurs yeux, il était fou. Certaines personnes allaient lui rendre visite et faisaient exprès d'entamer une discussion avec lui, afin de le ridiculiser. Le Simple répondait sans moquerie, et dès qu'on lui parlait sans moquerie, il écoutait et se mettait à discuter, car, étant simple, il ne voulait pas avoir recours à des subtilités, qui n'étaient finalement que moqueries. Lorsqu'il s'apercevait qu'on se moquait de lui, il disait : « Tu es plus malin que moi ? Et alors ? En fait, tu es un imbécile, car que suis-je ? En étant plus malin que moi, tu n'es qu'un imbécile ? » Telle était la nature du Simple. Retrouvons maintenant au Sage. Un jour, le bruit courut que le Sage était en route et qu'il arrivait couvert de gloire et d'intelligence. Le Simple, très joyeux, courut à sa rencontre. Il avait dit à sa femme : « Donne-moi vite ma blouse que je puisse aller retrouver mon cher camarade et le revoir ! » Elle lui donna la peau de mouton et il courut à la rencontre de son ami. Le Sage voyageait dans une voiture, de façon altière. Le Simple accourut au-devant de lui et le salua avec beaucoup de joie et d'affection : « Mon cher frère, comment vas-tu ? Dieu soit loué de t'avoir ramené et de m'avoir accordé le mérite de te revoir ! » Le Sage le fixa du regard. Pour lui, le monde ne comptait pas, à plus forte raison cet individu qui ressemblait à un fou. On se souvient que pour le Sage, tous les hommes ne comptaient pas, car il s'estimait plus intelligent qu'eux. Pourtant, à cause de cette amitié de jeunesse, du temps où le Simple et lui s'aimaient, il se rapprocha de lui et entra en ville en sa compagnie. Les deux bourgeois, pères des deux enfants le Sage et le Simple, étaient morts alors que le Sage se trouvait à l'étranger, et avaient laissé leurs maisons. Le

Simple était resté dans sa ville et dans la maison qu'il avait héritée de son père. Mais comme le Sage était alors à l'étranger, personne n'avait repris la maison de son père laquelle resta vide et abandonnée ; il n'en restait plus rien. À son retour, Le Sage n'eut nulle part où habiter. Il logea donc dans une auberge où il fut malheureux, car elle n'était pas à son goût. Le Simple, quant à lui, avait trouvé une nouvelle activité : il courait sans cesse chez le Sage, plein de joie et d'affection. Il remarqua la tristesse du Sage logé à l'auberge et lui dit : « Mon frère, viens chez moi, dans ma maison. Tu habiteras avec moi et le peu que je possède, y compris ma maison, seront à toi. » Cela plut au Sage ; il partit s'installer chez le Simple. Cependant, le Sage demeurerait malheureux, car il se croyait un génie, un artisan de talent et un grand médecin. Un jour, un seigneur lui rendit visite et lui demanda de lui fabriquer une bague en or. Il exécuta un bijou très délicat sur lequel il grava de jolies scènes et un arbre qui était une merveille. Le seigneur revint plus tard et la bague ne lui plut pas. Le Sage en fut très malheureux, car il savait en son for intérieur, que cette bague gravée de l'arbre aurait eu beaucoup de valeur en Espagne. C'était une pure merveille, et ici, elle ne plaisait pas. Une autre fois, un gros propriétaire lui apporta un diamant précieux qui lui avait été rapporté d'une contrée lointaine, ainsi qu'un diamant gravé. Il demanda au Sage de reproduire la même scène sur le premier diamant. Le Sage exécuta une réplique exacte de la scène, à l'exception d'un détail qui faisait défaut et dont nul autre que lui ne pouvait remarquer l'absence. Le propriétaire vint récupérer son diamant et en fut enchanté. Mais le Sage fut très malheureux de l'erreur qu'il avait commise. Il se dit : « Habile comme je suis, j'ai pourtant fait une erreur ! » En médecine aussi, il était malheureux. Il rendait visite à un malade, lui administrait un remède de bonne qualité et dont il savait pertinemment qu'il aurait un effet salutaire sur le patient, et il arrivait que le malade mourût. Les gens le mettaient en cause et cela le rendait très triste. Un jour, le Sage administra un remède à un malade et celui-ci guérit. Les gens dirent alors que la guérison était accidentelle et non due au Sage. Cette affaire l'avait profondément attristé et sa tristesse persista. Lorsqu'il avait besoin d'un habit, il

faisait venir le tailleur et peignait à lui expliquer quelle sorte de vêtement il désirait. Le tailleur, qui connaissait son métier, réussissait à faire l'habit répondant à la volonté de son client. Mais un jour, il fit une erreur sur un revers et le rata. Le Sage fut très malheureux, car il savait que, bien qu'ici personne ne pût comprendre, en Espagne on eût ri de moi à cause de ce revers et j'aurais eu l'air ridicule. Le Simple rendait toujours visite au Sage plein de joie et d'entrain. Chaque fois, il trouvait son ami malheureux et l'âme en peine. Il lui disait : « Pourquoi quelqu'un d'aussi intelligent et riche que toi est-il toujours malheureux ? Et pourquoi suis-je toujours joyeux ? » Le Sage ressentait cela comme une moquerie et prenait le Simple pour un fou. Un jour, le Simple lui dit : « Même les gens ordinaires, lorsqu'ils se moquent de moi, sont des imbéciles. En étant plus malins que moi, ils n'en sont que plus sots. À plus forte raison un génie comme toi ; quelle importance que tu sois plus intelligent que moi ? Que le Très-Haut t'accorde d'arriver à ma condition, de devenir simple comme moi ! ajouta-t-il. » « Serait-il possible pour moi d'arriver à ta condition ? Si Dieu me retirait toute intelligence ou faisait que je tombe malade, à Dieu ne plaise, il se pourrait que je devienne fou, car toi, tu n'es qu'un fou ! En revanche, il est impossible que toi tu arrives à ma condition. Jamais tu ne seras un génie comme moi ! » « Pour Dieu Béni-Soit-Il, tout est possible. Je peux arriver à ta hauteur en un clin d'œil, » lui répondit le Simple ; le Sage se moqua de lui. Les gens prirent l'habitude d'appeler les deux enfants le Sage et le Simple. Le monde contenait bon nombre de gens très intelligents et de gens simples, mais ici, c'était plus évident, car les deux enfants venaient de la même ville et avaient étudié au même Talmud Torah. La vive intelligence du Sage, la simplicité du Simple leur valurent leurs surnoms. Dans les registres royaux, chacun est inscrit avec les noms des gens de sa famille. Les deux enfants y figuraient sous les noms du Sage et du Simple. Un jour, le roi consulta ses registres et remarqua les deux noms tels qu'ils étaient inscrits : le Sage et le Simple. Il s'étonna que deux personnes portent de tels surnoms. Il désira les rencontrer et se dit : « Si je les convoque à l'improviste, ils vont être effrayés. Le Sage ne saura pas quoi répondre, et le Simple pourra devenir fou de peur. » Il

décida donc d'envoyer un sage chez Le Sage et un benêt chez le Simple. Mais où trouver un sot dans la capitale du royaume ? En effet, dans la ville où réside le roi, la plupart des gens sont intelligents. Seul celui qui est en la charge du trésor royal est un benêt. En effet, jamais un homme intelligent n'aura la charge de trésorier, de peur qu'il n'utilise ses facultés intellectuelles pour dilapider le trésor royal. Voilà pourquoi la charge de trésorier est confiée à un imbécile. Le roi convoqua un sage et le trésorier et les envoya respectivement chez le Sage et chez le Simple. Il fit remettre à chacun une lettre ainsi qu'une autre missive destinée au gouverneur de la province où le Sage et le Simple résidaient. Dans la lettre adressée au gouverneur, le roi ordonnait à celui-ci d'envoyer des lettres en son nom au Sage et au Simple, afin de ne pas les effrayer. Il devait leur dire que l'affaire n'avait pas de caractère urgent, que le roi ne leur intimait pas l'ordre de venir. Ils avaient le choix et le roi aimerait simplement les rencontrer. Les deux messagers, le sage et le benêt partirent et arrivèrent chez le gouverneur. Ils lui remirent les lettres. Le gouverneur fit enquêter sur les deux enfants ; on lui fit savoir que le Sage était d'une intelligence hors du commun et très fortuné, tandis que le Simple était un homme des plus ordinaires possédant beaucoup de vêtements grâce à sa seule peau de mouton. Le gouverneur pensa qu'il ne serait pas convenable d'amener le Simple chez le roi ainsi vêtu. Il fit faire des vêtements convenables, les fit déposer dans le chariot du Simple, et donna les lettres aux messagers. Les messagers partirent ; le sage se rendit chez le Sage et lui donna la lettre, pendant que le benêt se rendait chez le Simple pour lui remettre la lettre qui lui était destinée. Lorsqu'il reçut la lettre, le Simple demanda au messager, qui était simple lui aussi : "je ne sais pas ce qui est écrit dans cette lettre, tu vas me la lire." "Je vais te dire par cœur son contenu." « Le roi désire te voir. Ce n'est pas une plaisanterie au moins ? Non ce n'est pas une plaisanterie. C'est la pure vérité. » À ces mots, le Simple fut très joyeux et courut annoncer la nouvelle à sa femme : « Ma femme, le roi m'a convoqué ! Qu'est-ce que cela veut dire, le roi t'a convoqué ? » Il n'avait pas le temps de lui répondre et se prépara joyeusement en un clin d'œil. Puis il partit s'installer dans le

chariot pour voyager avec le messager. Il aperçut les vêtements que le gouverneur avait fait confectionner et placer dans le chariot et il en fut ravi : il avait même des vêtements ! Il était comblé ! Entre-temps, on fit savoir au roi que le gouverneur agissait avec tromperie. Le roi le fit révoquer et pensa qu'il serait bon d'accorder cette charge à un homme simple, car celui-ci gouvernerait la province avec justice et équité, sans ruses ni manigances. L'idée de nommer le Simple gouverneur lui plut et il ordonna sa nomination à ce poste. Comme le Simple devait traverser la ville du gouverneur, il fallut poster des gardes aux portes de la ville afin qu'il fût informé dès son arrivée de sa nomination au poste de gouverneur. Ainsi fut fait. On posta des gardes, et lorsque le Simple arriva, on lui dit de s'arrêter et on lui annonça qu'il était gouverneur. Il dit : « Ce n'est pas une plaisanterie, au moins ? » On répondit : « C'est sérieux. » Le Simple devint immédiatement gouverneur, avec l'autorité et les pouvoirs qui lui revenaient. Comme la chance commençait à lui sourire, et comme la chance rend intelligent, il commença à faire preuve d'intelligence. Toutefois, il n'en abusait pas. Son comportement ne changea pas ; il gouvernait avec justice et droiture. Il ne trompait personne et ne lésait personne. Pour diriger une province, point n'est besoin de ruses ni de manigances ; la simplicité et la droiture suffisent. Lorsque deux plaideurs se présentaient devant lui, il disait : « Tu es innocent, et toi tu es coupable. » Sa simplicité et sa sincérité ne contenaient ni mensonge ni ruse ; il menait ses affaires avec honnêteté. Il était aimé de tout le monde et avait des conseillers dévoués qui l'aimaient sincèrement. Par amitié, un de ses conseillers lui donna un jour le conseil suivant : « Tu vas devoir te présenter devant le roi, car il t'a convoqué. Qui plus est, un gouverneur doit se présenter devant le roi. Tu es un homme honorable, et le roi ne trouvera aucune duplicité dans ta façon de conduire le pays. Cependant, sache que le roi a l'habitude, lorsqu'il discute, de faire des digressions et de se mettre à parler de sagesse. Il parle aussi des langues étrangères, et la politesse et le protocole veulent que tu sois capable de lui répondre. C'est pourquoi il serait bon que je t'enseigne les sciences et les langues. » Ce discours plut au Simple : il se dit : « Pourquoi ne pas apprendre les

sciences et les langues ? » Il apprit ces disciplines et les assimila. Aussitôt, lui revint à l'esprit ce que son camarade le Sage lui avait dit un jour : il lui serait impossible de parvenir à son niveau. « Et voilà que j'y suis parvenu ! » Et bien qu'il connût les sciences, le Simple n'en faisait pas usage et continuait à gouverner avec simplicité comme auparavant. Puis, le roi convoqua le Simple, le gouverneur, qui répondit à sa convocation. Le roi lui parla d'abord du gouvernement du pays. Il fut ravi de voir que le Simple gouvernait avec droiture, sans ruses ni tromperies. Puis il se mit à parler des sciences et des langues. Le Simple sut lui répondre comme il le fallait. Le roi en fut encore plus ravi et dit : "Je vois que c'est un sage et que sa simplicité dicte sa conduite." Il en fût très content et le nomma Premier ministre. Il ordonna de lui accorder une ville particulière où il résiderait, et de faire construire des bâtiments d'une beauté digne de lui. Il remit au Simple un document écrit attestant qu'il était ministre. On construisit de beaux bâtiments dans cette ville désignée par le roi, puis Le Simple reçut sa nouvelle charge et toute l'autorité qu'elle lui conférait. Lorsque le Sage reçut la lettre du roi, il dit au sage : "Attends un peu et passe la nuit ici. Nous allons discuter et prendre une décision." Le soir venu, il prépara un festin en l'honneur de son hôte. Durant le repas, le Sage réfléchit, mettant à contribution toutes ses facultés intellectuelles et toute la philosophie qu'il connaissait. Puis il dit : « Quelle peut être la signification de tout cela ? Un roi convoque quelqu'un d'aussi insignifiant que moi. Qui suis-je pour que le roi me convoque ? Un si grand roi doté d'un si grand royaume, et moi qui suis si petit en comparaison à sa grandeur. Comment imaginer que le roi me convoque ? Dirai-je qu'il me convoque à cause de mon intelligence ? Que suis-je face à lui ? Le roi n'a-t-il pas de sages à son service ? Il est sûrement lui-même d'une grande sagesse. Pour quelle raison me convoque-t-il ? » Il était très étonné et s'adressa au messager : « Vois-tu, je vais te dire une chose. Je suis convaincu qu'il n'existe aucun roi dans le monde. Tous ceux qui pensent qu'il y en a un se trompent. C'est tout le contraire. Écoute, comment se pourrait-il que le monde entier se place entre les mains d'un seul homme qui serait roi ? De toute évidence, il n'y a pas de roi en ce monde. Je t'ai

apporté une lettre du roi ! » répondit le messenger. « Est-ce le roi en personne qui t'a remis la lettre ? » demanda Le Sage. « Non. Quelqu'un d'autre me l'a confiée au nom du roi. Eh oui ! Tu vois bien que j'ai raison, il n'y a pas de roi. D'ailleurs, tu viens de la capitale royale et tu y as grandi. Dis-moi donc, as-tu jamais vu le roi ? Non. Tu vois bien que j'ai raison, il n'y a pas de roi, car même toi, tu ne l'as jamais vu. Si c'est ainsi, qui dirige le pays ? Je vais t'expliquer, car je connais bien tous ces problèmes. Tu fais bien de me poser la question, car j'ai visité de nombreux pays. Je suis allé en Italie où les choses se passent de la façon suivante : il y a soixante-dix conseillers qui ont le pouvoir pendant un temps déterminé. Les charges ministérielles sont confiées à tour de rôle. Elles sont d'abord confiées aux premiers conseillers ; puis ceux-ci sont démis de leurs fonctions et d'autres prennent le relais et dirigent le pays, et ainsi de suite. » Ces paroles eurent de l'effet sur le sage, et bientôt, il fut persuadé avec le Sage qu'il n'y avait pas de roi dans le monde. Le Sage déclara : « Attends jusqu'à demain, et je te démontrerai clairement qu'il n'y a pas de roi. » Le lendemain, après s'être réveillé, le Sage réveilla messenger et lui dit : « Viens avec moi dans la rue, je vais te montrer que le monde entier se trompe et qu'il n'y a pas de roi. Ils se rendirent au marché, et apercevant un soldat, ils lui demandèrent : "Qui sers-tu ? Le Roi. L'as-tu déjà vu ? Non." Le Sage dit alors : « Tu vois ? Quelle idiotie ! » Le Sage, avec son intelligence imbécile, voulait prouver qu'il n'y avait pas du tout de roi. Ensuite, ils allèrent voir un officier et engagèrent la conversation avec lui. Ils lui demandèrent : « Qui sers-tu ? Le roi. As-tu vu le roi ? Non. » Le Sage dit alors : « Et voilà ! Tu vois bien qu'ils vivent tous dans l'erreur et qu'il n'y a pas de roi ! » Le messenger donna raison au Sage ; il n'y avait pas de roi. Puis, le Sage dit : « Viens, nous allons voyager à travers le monde. Je te montrerai encore jusqu'à quel point les gens se trompent et sont stupides. » Ils voyagèrent et découvrirent partout combien le monde vivait dans l'erreur. Nos deux sages, à cause de leur subtilité, avaient atteint un tel degré d'imbécillité qu'ils pensaient que le monde entier se trompait. L'histoire du roi devint pour eux une référence. Chaque fois qu'ils voyaient que le monde se trompait, ils disaient : « Aussi vrai que le

roi existe ! » Ils parcoururent ainsi le monde et dépensèrent tout ce qu'ils possédaient. Ils vendirent un de leurs chevaux, puis un second et finirent par les vendre tous. Ils furent obligés de continuer à pied. Partout ils méditèrent sur le monde et découvrirent que les gens étaient dans l'erreur. Ils devinrent aussi pauvres que des mendiants. On ne leur accordait plus d'importance ; nul ne faisait attention à eux. De vrais vagabonds. Ils continuèrent leur chemin et se retrouvèrent dans la ville où résidait le ministre Simple. Dans cette ville, habitait un véritable Baal Shem qui jouissait d'une grande considération, car il avait réalisé de vrais miracles. Les nobles eux-mêmes le connaissaient et l'estimaient beaucoup. Les deux sages entrèrent dans la ville ; ils la visitèrent et passèrent devant la maison du Baal Shem. Devant la porte, ils remarquèrent des chariots dans lesquels se trouvait une cinquantaine de malades. Le Sage pensa qu'un docteur habitait là et désira le voir, car lui aussi exerçait la médecine. Il voulut entrer pour le rencontrer ; il demanda : « Qui habite ici ? Un Baal Shem, lui répondit-on. » Il éclata de rire et dit au messenger : « Voilà un autre mensonge, une autre sottise. C'est encore plus stupide que cette histoire du roi ! Mon frère, je te dévoilerai la supercherie, tu verras jusqu'à quel point le monde est dans l'erreur et croit à tous ces mensonges. » Cependant, comme ils avaient faim et qu'il ne leur restait plus que trois ou quatre groschens, ils se rendirent dans une petite taverne où l'on pouvait manger y compris pour une telle somme. Ils demandèrent à manger et on les servit. Tout en mangeant, ils bavardaient et se moquaient du Baal Shem et de la supercherie qu'il représentait. Le propriétaire de la taverne entendit leurs propos et fut très mécontent, car chez lui on respectait beaucoup le Baal Shem. Il leur dit : « Finissez de manger et partez d'ici ! » Puis, l'un des fils du Baal Shem entra et ils se moquèrent de son père devant lui. Le patron les invectiva parce qu'ils raillaient le Baal Shem en présence de son fils, il les roua de coups et les expulsa de chez lui. Ils furent très vexés et décidèrent de traîner en justice le patron qui les avait battus. Ils se rendirent chez l'homme dans la maison duquel ils avaient déposé leurs baluchons pour lui demander conseil sur la marche à suivre afin d'attenter un procès au propriétaire de la taverne. Ils racontèrent à

l'homme que celui-ci les avait roués de coups. L'autre leur en demanda la raison, et ils lui répondirent qu'ils avaient dit du mal du Baal Shem. Il leur dit à son tour : « Ce n'est sûrement pas bien de battre un homme ; cependant, vous n'avez pas agi correctement. Pourquoi avez-vous calomnié le Baal Shem ? Ici, il jouit d'un profond respect. » Ils se rendirent compte que cet homme était lui aussi dans l'erreur. Ils partirent de chez lui et se présentèrent chez un fonctionnaire, qui était un gentil. Ils lui racontèrent toute l'histoire et lui dirent qu'on les avait battus. Il leur demanda pourquoi et ils dirent qu'ils avaient dit du mal du Baal Shem. Alors, le fonctionnaire les roua de coups et les mit dehors. Ils se présentèrent devant une instance supérieure, mais en vain. Ils se présentèrent devant une autre instance, puis une autre, toujours plus haute, mais sans succès ; chaque fois, on les rouait de coups. Finalement, ils se présentèrent devant le Premier ministre. Des gardes se tenaient devant sa porte. Ils annoncèrent que quelqu'un désirait le voir. Le ministre donna l'ordre de le faire entrer. Le Sage se présenta devant le ministre, qui reconnut aussitôt son camarade. Cependant, le Sage ne le reconnut pas, car l'autre avait atteint un rang élevé. Le ministre se mit aussitôt à lui parler et dit : « Regarde, j'ai accédé à ce rang élevé grâce à ma seule simplicité. Regarde où ton intelligence et ta subtilité t'ont amené. Que tu sois mon camarade Simple, nous en parlerons plus tard, » s'écria le Sage. « Pour l'heure, rends-moi justice, car j'ai été roué de coups. Pourquoi as-tu été battu ? demanda le Simple. Parce que j'ai dit du mal du Baal Shem. Je l'ai traité de charlatan et d'escroc. Tu persistes à faire le malin ! Regarde et écoute un peu. Un jour, tu as prétendu que tu pourrais facilement arriver à ma condition, mais que moi je ne pourrais pas atteindre la tienne. Je suis arrivé à ton niveau depuis longtemps, mais toi, tu n'es pas encore parvenu à la mienne. Je constate combien il t'est difficile d'arriver à ma simplicité. Cependant, le Simple connaissait la grandeur passée du Sage et il donna l'ordre de lui confectionner des habits et de l'en vêtir. Puis il l'invita à dîner. Pendant le repas, ils bavardèrent, et le Sage exposa sa théorie stupide, selon laquelle il n'y avait pas de roi. Le Premier ministre, Simple, s'écria : Que dis-tu là ? J'ai moi-même vu le roi ! Tu sais de toi-même que c'est le roi ?

lui répondit le Sage en riant. Le connais-tu ? Connaissais-tu son père et son grand-père lorsqu'ils régnaient ? D'où sais-tu que c'était bien le roi que tu as vu ? On t'a dit que c'était le roi et on s'est moqué de toi ! Le Simple ne fut pas content que l'on niât ainsi l'existence du roi. Puis, quelqu'un arriva et dit : Le Diable vous convoque. » Le Simple trembla de tous ses membres et courut annoncer la chose à sa femme, tout effrayée. Celle-ci lui conseilla de faire venir le Baal Shem et c'est ce qu'il fit. Le Baal Shem lui donna des amulettes et des talismans et lui dit que désormais il n'aurait plus peur, il en était sûr. Le Sage et le Simple se remirent à table. Le Sage demanda : « Pourquoi as-tu eu si peur ? Parce que le Diable nous a convoqués ! » Le Sage se moqua de lui et dit : « Tu crois donc au Diable ? Qui d'autre nous a convoqués ? C'était sans doute mon frère qui désirait me voir. Il a tout manigancé et m'a fait demander sous ce prétexte. S'il en est ainsi, comment a-t-il franchi les postes de garde ? Il a assurément graissé quelques pattes, et les gardes ont menti en disant qu'ils ne l'avaient pas vu. » À ce moment-là, un autre personnage arriva et dit aussi : « Le Diable vous demande ! » Muni des amulettes que le Baal Shem lui avait données, le Simple n'eut pas peur, et dit au Sage : « Qu'en penses-tu ? Je vais tout te raconter. J'ai un frère qui est très en colère contre moi. Il a tout manigancé pour me faire peur. Le Sage se leva et interrogea le messenger : "à quoi ressemble celui qui nous a fait demander ? De quelle couleur sont ses cheveux, etc. ?" Comme ceci, et comme cela répondit le messenger. C'est tout le portrait de mon frère ! s'écria le Sage. Vas-tu partir avec eux ? demanda le Simple. Oui, je vais les accompagner. Donne-moi seulement une escorte afin que je ne sois pas importuné. » Le Simple la lui donna. Le Sage et son messenger partirent en compagnie de celui qui les avait fait demander. Après un certain temps, l'escorte revint et le ministre Simple demanda aux soldats : "Où sont les deux sages ?" Les soldats répondirent qu'ils l'ignoraient. Le messenger du Diable s'était emparé des deux sages et les avait traînés jusqu'à un endroit plein de boue et de chaux. Là-bas, le Diable était assis sur un trône posé dans la boue. Celle-ci était aussi lourde et épaisse que la colle. Les deux sages ne pouvaient pas bouger ; ils crièrent : « Méchants, pourquoi nous

torturez-vous ? Le Diable existe-t-il ? Vous êtes mauvais, vous nous torturez pour rien ! » Comme les sages ne voulaient pas admettre l'existence du Diable, ils disaient que c'était des méchants qui les torturaient en vain. Les deux sages étaient allongés dans la boue et réfléchissaient : « Qu'est-ce que tout cela ? Rien que des débauchés avec lesquels nous avons eu maille à partir un jour, et qui maintenant nous torturent. » Ils restèrent dans la boue de nombreuses années et furent atrocement torturés. Un jour, le Simple, le ministre, passa devant la maison du Baal Shem. Il se souvint alors du Sage, son camarade. Il entra chez le Baal Shem et s'inclina devant lui, comme le veut l'usage. Il lui demanda s'il lui était possible de lui faire voir le Sage et de le libérer. Il lui dit : « Te souviens-tu du Sage que le Diable avait convoqué et fait enlever ? Depuis ce jour, je ne l'ai pas revu. Oui, je me souviens, répondit le Baal Shem. » Alors, Le Simple le supplia de lui montrer l'endroit où le Sage se trouvait, et de l'en faire sortir. Le Baal Shem dit : « Sans aucun doute, je peux te montrer l'endroit et en faire sortir le Sage. Mais il n'y a que toi et moi qui puissions y aller. » Ils se mirent tous les deux en route. Le Baal Shem fit ce qu'il savait faire, et ils arrivèrent. Le Simple vit les deux sages allongés dans la boue épaisse et dans la chaux. Apercevant le Simple, le Sage s'écria : Frère, vois comme ils me frappent ! Ces débauchés me torturent cruellement pour rien ! Le ministre lui répondit en criant : « Est-ce que tu persistes à faire le malin et à ne croire en rien ? Tu dis que ce sont des hommes ! Regarde, voici le Baal Shem dont tu as médité. On va te montrer que lui seul peut te sortir d'ici, et il te fera voir la vérité. » Le Simple pria le Baal Shem de tirer le Sage de là et de leur démontrer que le Diable existait et que les démons n'étaient pas des êtres humains. Le Baal Shem fit ce qu'il devait faire. Ils se retrouvèrent debout, au sec, sans la moindre trace de boue. Les démons redevinrent poussière. Alors, le Sage reconnut la vérité et dut admettre qu'il y avait effectivement un roi, un véritable Baal Shem, etc. À propos de cette histoire, il est dit que la base de notre Tradition réside dans la simplicité et l'innocence. L'objectivité, dès lors qu'elle détruit le monde intérieur de l'individu, qu'elle le prive de toute sa motivation, n'a pas lieu d'être écoutée. L'objectivité qui tue

l'imagination et les rêves, nous n'en voulons pas. L'objectivité du Sage l'a perdu, tandis la candeur et l'imagination du Simple l'ont grandi.

Ne vous laissez pas enfermer dans des réalités froides et stériles. Brisez les chaines du réel pour vivres vos rêves. »

RABBI NAHMAN nous invita à reprendre du thé et des dattes. Chose faite, nous reprîmes la route.

LE MARCHAND DE MIROIRS

La petite caravane d'Elihou poursuivit sa route jusqu'à un village. Il s'y trouvait une place où les villageois vendaient leurs breloques aux caravaniers. L'un des étalages se distinguait par son éclat chatoyant. Des faisceaux de lumières scintillaient devant le vendeur et pour cause. Le marchand vendait toutes sortes de miroirs. Il y en avait des grands, des petits, des carrés, des ronds et des ovales.

– Que faisons-nous ici ? demandai-je.

– J'espère que nous aurons le droit à une belle histoire, ajouta Ezra.

– Je suis venu ici pour acheter un cadeau à ma femme, répliqua Elihou.

– Un cadeau à votre femme ? s'étonna Ezra.

– Oui. Un miroir, plus exactement. Et ce marchand vend les plus beaux miroirs de toute la région. C'est important de savoir à quoi on ressemble, dès lors que l'on ne se perd pas dans son reflet. Je connais un couple qui a hérité d'un miroir déformant. Il était bien caché dans la cave. Le mari savait que sa vieille tante passait des heures devant l'objet. Elle ne mangeait pas ni ne buvait. Elle en est morte de faim sans que personne ne sache pourquoi elle était si obsédée par son reflet. Mais il ne tarda pas à le découvrir. Son épouse trouva le miroir. Il était recouvert d'un épais drap blanc. Elle l'ôta et s'y contempla. Elle fut immédiatement charmée par le reflet qu'il lui renvoyait. « Comme je suis belle, répétait-elle sans cesse. » Elle aussi passa ses journées à fixer son reflet merveilleux. Ni la faim ni la soif ne purent l'en séparer. Elle était la captive consentante d'une image ensorcelée. Car le miroir n'était pas naturel, elle le savait. Un sort maléfique envoûtait tout celui qui s'y contemplait : le sort du miroir déformant. Le mari s'inquiéta du comportement de sa femme, mais il n'osa l'interrompre. Elle était heureuse et cela lui convenait bien. Il la laissa donc se noyer dans son reflet. Mais le visage osseux et le corps décharné de son épouse l'alarmèrent. Il décida de regarder le reflet de sa femme dans le miroir. Elle était splendide. Et sa splendeur lui fit oublier la condition tragique dans

laquelle elle se trouva. Tous deux contemplèrent le reflet jusqu'à leur mort.

– Mais c'est une histoire atroce ! s'écria Ezra.

Personnellement, l'histoire me laissa perplexe. Un monde de songes et de merveilles s'offrait à moi et j'étais de plus en plus enclin à l'accepter.

– Tu as raison. Personnellement, je préfère l'histoire de ce nazir de Galilée. Il se présenta devant le rabbin, Cohen au Temple de Jérusalem, pour couper les belles boucles de sa longue chevelure, et offrir le sacrifice animal comme le veut la Loi. Le rabbin s'étonna qu'il s'affranchisse d'une telle beauté. Il lui demanda pourquoi il voulait couper ses jolies boucles. Le nazir lui raconta qu'il était berger. Un jour, il fit paître le troupeau de son père près d'une source d'eau. Il y contempla son reflet. Il fut immédiatement ensorcelé par sa beauté. Son âme animale voulut l'extirper de son monde pour le pousser à la faute. Il se ressaisit et dit : « Méchant ! Pourquoi veux-tu t'enorgueillir d'un corps qui ne sera que poussière et d'un monde qui ne t'appartient pas ? Je vais couper ses boucles pour le seigneur afin que tu cesses de t'enorgueillir. » Le rabbin lui répondit alors : « Que se multiplient les nazirs comme toi. » Vous voyez, jeunes gens, comment il faut prendre garde à son image afin de ne pas se perdre dans une contemplation éternelle.

Elihou acheta son miroir et reprit aussitôt la route. Nous nous attendions à tout sauf à un voyage de ce genre, mais nous étions satisfaits de ce qu'il nous y apprenait.

SAUVER SIMHA

– Nous avons une nouvelle escale, annonça Elihou d'un ton solennel.

Il s'agissait d'un puits sur le bord duquel se tenait un jeune homme. Un âne se trouvait aussi à ses côtés.

– Il risque de tomber ! s'écria Ezra.

Je m'approchai d'un pas prudent.

– Comment t'appelles-tu ? demandai-je d'un ton amical.

– Qu'est-ce que cela peut bien faire ! Plus rien n'a d'importance à mes yeux. Je veux en finir.

– Cela a beaucoup d'importance à mes yeux. Tu m'as l'air d'un jeune homme intelligent et j'aimerais faire ta connaissance.

– Je m'appelle Simha. Cela signifie la joie, mais ma vie n'est que tristesse.

– Enchanté Simha, je me prénomme Betsalel. Pourquoi penses-tu que ta vie n'est que tristesse.

– C'est un fait ! Ma famille me dénigre. Je n'ai pas d'ami et aucun but dans la vie. Je suis seul livré à mon chagrin. Et j'en suis las !

– Permet moi de te raconter une histoire, qui, je l'espère, réjouira ton cœur et te redonnera foi en la vie.

– Je t'écoute.

– Il était une fois un roi qui n'avait pas d'enfant. Après des années de supplications, il eut un fils. Il chérissait le prince comme la prunelle de ses yeux et lui offrit toutes sortes de cadeaux. Malgré cela, le prince était malheureux. Il avait tout, mais il se sentait vide de tout. Il passait ses journées dans sa chambre à se perdre dans des pensées mélancoliques ou à jouer de la harpe. Un jour, il entendit qu'un grand sage rendait visite au roi. Il pensa que ce dernier aurait sans doute un remède à sa tristesse. Lorsque le sage fut dans le palais, il le consulta. Il lui exposa ses sentiments et lui demanda son aide. Le sage lui dit alors : « il y a dans la contrée Plounith, à l'endroit Almoni, une pierre merveilleuse. Elle soigne les malades de tous leurs maux et réjouit le cœur des mélancoliques. Si tu la trouves, tu seras heureux pour toujours. Mais fais très attention.

Elle est protégée par un sorcier vil et cruel. Il transforme en bloc de pierre tout celui qui s'en approche. » Les paroles du sage plurent au prince. Il décida de partir à la recherche de la pierre merveilleuse. Après avoir convaincu le roi et la reine, il prit la route. Suite à maintes péripéties, il parvint au lieu que lui avait décrit le sage et où se trouvait la pierre merveilleuse. Elle était placée dans un écrin entouré de blocs de granite. Le sorcier se tenait à proximité et la surveillait d'un regard farouche. Le prince sortit alors sa harpe et en joua. Il en joua si bien que le sorcier s'endormit. Le prince en profita pour prendre la pierre et s'enfuir. De retour au palais, il l'examina. Il ne lui trouva rien d'extraordinaire. En fait, elle lui apparaissait comme une simple roche transparente. Il la posa dans un coin de sa chambre et replongea dans sa mélancolie. On annonça alors que le sage rendait une nouvelle visite au roi. Le prince profita de l'occasion pour le confronter. « La pierre dont tu m'as parlé ne possède aucun pouvoir, lui dit-il. Ce n'est qu'une vulgaire roche sans valeur. » « Tu dois la tailler et la rapprocher du soleil. Ses rayons réjouiront ton cœur. » Le prince tailla donc la pierre et la plaça en face du soleil. Des rayons fabuleux, une brillance extraordinaire, et des couleurs magnifiques en sortirent. Le spectacle était si beau qu'il illumina le cœur du prince. Il accrocha la pierre sur le fronton de la fenêtre de sa chambre, juste en face de son lit. Il pourrait ainsi la voir à son coucher et à son lever. Chose faite, il décida de sortir de sa retraite. Il améliora ses traits de caractère en aidant le roi, la reine ainsi que tous les sujets du palais. Il s'investit dans les affaires du royaume et bonifia la vie de ses habitants. Il soutenait les pauvres. Il contribuait à la guérison des malades. Il réjouissait le cœur des mélancoliques avec sa harpe. Il fit la fierté de ses parents, le roi et la reine, ainsi que de l'ensemble du royaume. Il rayonnait. Lorsque le sage revint au palais, il le remercia grandement pour sa pierre merveilleuse. « Tu n'as pas à me remercier, reprit le sage. Tu as compris que la vie est comme cette pierre. Il faut la tailler afin qu'elle reflète les lueurs du soleil. Elle rayonne alors, et devient la plus précieuse de toutes les merveilles. »

Simha me fixa d'un regard intense. Il descendit du rebord du puits et monta sur son âne.

– Je te remercie pour ton histoire, me dit-il enfin. Il est temps que je parte moi aussi à la recherche de cette pierre merveilleuse.

– Bonne route, répliquai-je.

– Merci, vous aussi.

Simha et son âne disparurent dans un nuage de sable.

– Je suis agréablement surpris, et très fier de toi, déclara Elihou.

– D'où connaissais-tu cette histoire ? demanda Ezra.

– Hashem vient juste de me la souffler à l'oreille.

– Je pense que nous sommes prêts pour notre prochaine étape, poursuivit Elihou. En route !

CHAPITRE 5

UN MAL NÉCESSAIRE

*A*près un trajet qui sembla durer une éternité, Elihou ordonna enfin l'arrêt à ses chameaux. Les bêtes obtempérèrent tandis que nous poussâmes un grand ouf de soulagement. Le nuage de sable se dissipa peu à peu. Nous découvrîmes alors un vaste campement de tentes aux couleurs prunes. Elles entouraient l'unique bâtiment en pierre des environs. C'était une espèce de forteresse faite de roches rougeâtres, dotée de murailles et d'une tour centrale. Personne ne semblait avoir remarqué notre arrivée.

– OÙ SOMMES-NOUS ? demandai-je.

– NOUS SOMMES dans le fief des sorciers du nord, répondit Elihou d'un ton calme.

LE CARAVANIER EMMENAIT ses bêtes à l'abreuvoir comme si de rien n'était. Il prononça une formule inaudible et fit boire ses chameaux.

– NE TOUCHEZ À RIEN. Et surtout, ne buvez pas l'eau.

– JE NE COMPRENDS PAS, rétorqua Ezra. Est-ce un piège ?

– NON, c'est juste un mal nécessaire. Ne résistez pas et tout se passera pour le mieux. Que les guerriers de l'ombre sortent de leur tanière ! hurla Elihou.

DES INDIVIDUS masqués se glissèrent hors des tentes dans un sifflement de serpents. Leurs yeux jaunâtres avec leurs pupilles noires rappelaient étrangement le regard des reptiles. Tous s'exprimaient dans un langage qui s'apparentait davantage au chant des crotales qu'aux paroles des hommes.

– Suivez-nous, sifflèrent-ils.

JE MARQUAI un temps d'arrêt. Je n'étais pas prêt à me laisser capturer par une bande de sorciers scélérats, des adorateurs du Na'hash haKadmone, le serpent originel.

– NE RÉSISTE PAS, somma Elihou. Tu comprendras ensuite.

– QU'EST-CE QUE JE COMPRENDRAIS ? demandai-je. Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? J'ai déjà été confronté à eux auparavant. S'ils ne vous tuent pas, ils vous condamnent à la folie par leurs sortilèges effroyables. Ces individus sont bien trop cruels pour nous laisser en vie.

– FAITES-MOI CONFIANCE et ne résistez pas.

– TE FAIRE CONFIANCE ?! Notre confiance nous a conduits dans la gueule du serpent. Non ! Je ne veux pas te faire confiance.

– BETSALEL ! Arrête ! Ils sont trop nombreux. Tu risques notre vie à tous les trois, s'écria Ezra.

DES SIFFLEMENTS assourdissants s'élevèrent de la horde de sorciers. Ils heurtaient les tympanes avec la violence d'une morsure d'aspic. Ezra s'écroula sur le sol.

– COUVRE TES OREILLES ! ordonna Elihou.

LE CARAVANIER hurla un *yihoud* vers ses chameaux. Ils se mirent à braire si violemment que leurs cris recouvrirent les sifflements des sorciers. Ezra reprit ses esprits. Les sorciers, eux, s'arrêtèrent sur-le-champ. Ils tournèrent leur regard reptilien vers la tour. C'est alors qu'un individu sortit de la forteresse. Il marchait d'un pas particulièrement serein. Une longue tige pourpre lui recouvrait le corps et un masque de Naja masquait son visage. Seuls des yeux à la pupille ovale et à l'iris de couleur feu s'agitaient sous cet accoutrement macabre.

– IL NE MANQUAIT PLUS que lui, s'indigna Elihou.

IL AVAIT à peine terminé sa phrase que l'individu tendit sa main vers eux. Il y avait comme de la tendresse dans son geste. Il semblait offrir quelque chose d'unique, un présent. C'était sans compter l'énorme vipère qui jaillit de sa paume. Elle bondit sur Ezra et

s'engouffra dans sa poitrine telle une vermine dans un morceau de chair.

– EZRA ! Non ! hurlai-je.

C'était trop tard. Ezra s'écroula une seconde fois sur le sol. Mes vociférations n'y changèrent rien. Ezra n'était pas mort. Il gisait sur le sol, les yeux emplis d'effrois. Il tremblait tel enfant apeuré tandis que la sueur inondait son visage fiévreux. Je tentai des *yihoudim*, mais mes incantations ne faisaient qu'accentuer les convulsions de son ami.

– JUSQU'À QUAND REFUSERAS-TU de m'écouter ? demanda Elihou. Nous risquons de perdre Ezra à cause de ton obstination. Ta raison t'aveugle. Admets qu'il y a des choses plus fortes et plus justes que ta raison.

LES YEUX d'Ezra semblaient changer. La pupille et l'iris se transformaient peu à peu pour ressembler à ceux d'un reptile.

– EZRA RESTE AVEC NOUS, somma Elihou avant de murmurer quelques mots inaudibles.

LES YEUX d'Ezra reprirent alors leur forme initiale, mais les convulsions continuèrent. Ezra luttait. Il combattait le mal qui l'assaillait et tentait de le transformer en une ombre démoniaque.

– JE PENSE qu'ils ont compris la leçon, siffla l'individu. Emmenez-le ! ordonna-t-il avant de retourner dans sa forteresse d'un pas leste.

UN GROUPE de sorciers nous poussa Elihou et moi, tandis qu'un second s'empara du corps tremblant d'Ezra. Ils nous placèrent dans les geôles de la forteresse. Chacun se retrouva seul dans une petite cage obscure.

– TOUT CECI EST MA FAUTE, dis-je.

– NON, c'est ma faute, répliqua une voix familière. J'aurais dû me douter que mon message vous mènerait jusqu'ici.

– RABBI YEHOUDA ? C'est bien vous !

– JE NE ME suis pas montré digne de mon titre de Rabbi et encore moins de mon nom Yehouda. Qu'Hashem me pardonne.

– RABBI YEHOUDA, il est temps de dire à ce jeune homme tout ce que vous savez à son sujet. Il est le centre de toute cette épopée, déclara Elihou.

– TU AS RAISON ELIHOU, répondit Rabbi Yehouda la gorge serrée. Le temps est venu. Betsalel, il y a près de vingt ans, j'ai reçu un courrier d'Arabie. Il était signé de la main d'un certain Houshiel ben Malkiel. Ce dernier me demandait de récupérer un précieux paquet aux frontières de Koush. Selon lui, son contenu était en grand danger. Il s'agissait de le protéger contre les sorciers du nord ou

toute autre menace. J'ai donc sollicité l'aide de Walid et d'Elihou pour me rendre aux frontières de Koush.

– CE SONT les frontières de tribus et ce Houshiel est manifestement le frère du roi Adiel.

– JE L'IGNORAIS jusqu'à la venue d'Eldad, poursuit Rabbi Yehouda.

– ET TOI ELIHOU, l'ignoraient-ils ?

– JE SUIS DÉSOLÉ, mais je n'étais pas autorisé à le révéler.

– JE NE T'EN veux pas. Je sais que tes choix et tes paroles sont inspirés d'En-Haut. Quoi qu'il en soit, nous avons récupéré ce paquet. Walid prit peur et refusa de nous accompagner davantage. Il choisit de nous quitter. C'est alors j'ai réalisé que le paquet contenait un enfant, toi.

– MOI ?!

– OUI, Betsalel. Tu étais l'enfant contenu dans ce paquet. J'en veux pour preuve l'amulette que tu portais à cet instant et que tu portes à ce jour.

– ET MES PARENTS ?

– QUELQUE TEMPS après notre retour à Kairouan, Yoceved s'est présentée à moi comme ta mère. Elle était accompagnée d'Houshiel ben Malkiel, le rédacteur de la lettre. Il s'est présenté à moi comme ton père. Une semaine après son arrivée, il nous a quittés dans des conditions étranges. Je n'ai jamais su pourquoi, mais ta mère a insisté pour qu'il soit enterré dans le plus grand secret. Si tout ceci est vrai, tu appartiens à la dynastie royale de Dan. Depuis des décennies, le maudit père Paul lutte vicieusement contre les tribus. Il a appris que j'ai amené à Kairouan un membre de la famille royale. Il veut l'utiliser en sa faveur. Seulement, il ignore sa véritable identité. Ce pauvre Walid leur a dit qu'il s'agissait probablement d'Ezra.

– EZRA ? Mais pourquoi ?

– JE PENSE qu'il a voulu te protéger. Il ne le savait pas avec certitude, mais il se doutait que c'était toi.

– Et qu'est-ce quel sort lui a jeté ce maudit père Paul ? Pouvons-nous l'annuler.

– JE L'IGNORE.

CHAPITRE 6

UNE DÉTRESSE PAYANTE

Les révélations de Rabbi Yehouda ne changèrent rien à l'état de ce pauvre Ezra. Il luttait de toutes ses forces contre un mal qui tentait de l'absorber. Il était plongé dans une transe où la réalité et la fiction se mélangeaient pour créer un imbroglio déroutant. Il me raconta plus tard qu'il se vit en train de m'avertir des dangers de ma quête. Il entendait ses parents l'appeler. Divers personnages à l'apparence innocente lui tendaient la main et lui proposaient de les accompagner.

– SUIS-NOUS, disaient-ils. Laisse-toi aller. Tout ira bien.

Il y avait un jeune garçon, un jeune homme et un vieillard. Le jeune garçon portait un sac de sucreries, le jeune homme tenait un sac de pièces d'or et le vieillard une bouteille de liqueur. Car les enfants de ce monde courent après les sucreries. Les jeunes gens courent après la richesse. Et les personnes âgées noient leur chagrin dans l'alcool. Rares sont ceux qui poursuivent la vérité. Ezra pouvait sentir l'emprise maléfique de chacun d'eux.

– NON ! Je ne vous suivrai pas ! Laissez-moi ! répétait-il.

– NOUS DEVONS L'AIDER ! dis-je.

– SI JE NE SUIS PAS POUR moi, qui le sera, répliqua Elihou. Il a son combat et tu as le tien.

– MON COMBAT EST de sauver mon ami. Il n'y a rien qui ne compte plus que cela.

– EN ES-TU CERTAIN MON GARÇON ? siffla une voix lugubre. Voistu mon garçon, cela fait près de vingt ans que je te cherche à travers le monde. Et toi, tu choisis de venir dans mon refuge. C'est ce qui s'appelle l'ironie du sort. Tu veux sauver ton ami ? Il n'y a rien de plus facile. Tu me rejoins et je le libère.

– VOUS ME CHERCHIEZ ? Mais pourquoi moi ?

– IL Y A BIEN LONGTEMPS, ce brigand d'Eldad m'a trompé et m'a privé de quelque chose de très précieux, mon unique héritier. J'avais un fils et il me l'a dérobé à jamais ! J'exige ma vengeance. Et tu me l'apporteras.

– JE NE COMPRENDS PAS.

– ELDAD A EU la bonne idée de provoquer l'élimination de son fils, répliqua Elihou d'un air désolé. Et cela fait vingt ans que ce fou de Paul réclame sa vengeance.

– SILENCE ELIHOU ! Tu ne sais pas ce que cela signifie de perdre son fils unique.

– TU NE POUVAIS PAS le ressusciter avec tes sortilèges ?

– JE N'AI PAS la patience d'écouter tes sarcasmes Elihou. Je m'occuperai de toi plus tard. Dans l'immédiat, c'est ce jeune Betsalel qui m'intéresse. Alors mon garçon, es-tu prêt à me suivre. La vie de ton ami contre ton allégeance éternelle. Je te traiterai comme un père et tu agiras comme mon fils. Tu seras le prince de mon royaume.

– Betsalel, inutile de te dire que ce serait la pire des décisions, rétorqua Rabbi Yehouda. Tu ne ramèneras pas Ezra en embrassant le monde des ténèbres.

– AVEZ-VOUS UNE AUTRE SOLUTION ?

– DONNE-NOUS UNE JOURNÉE, demanda Elihou. Paul, tu n'en es pas à une journée...

– TU TE CROIS MALIN ELIHOU ! Je vous accorde une journée, et pas un instant de plus. Si le garçon ne m'a pas rejoint, son ami le paiera de sa vie, et vous aussi. Compris ?

– OUI PAUL, on a compris.

LE PÈRE PAUL quitta les geôles dans un mouvement sinueux.

– OUF ! Le serpent est parti, déclara Elihou.

– SOYONS PRUDENTS. Il écoute sans doute aux portes.

– Avez-vous une autre solution pour Ezra ?

– NON, mais la nuit porte conseil, rétorqua Elihou. Je te propose donc d'en profiter pour te calmer.

– Comment pourrais-je me calmer alors que mon ami est entre la vie et je ne sais quelle damnation ?

– PARCE QUE TU es un jeune homme plein de raison et tu sais que la panique ne résout pas les problèmes, répondit Rabbi Yehouda.

– C'EST ma raison qui nous a mis dans ces ennuis. Nous n'en serions pas là si j'étais plus sensible. Ezra ne cesse de me dire que ma logique me perdra. Voilà, c'est fait.

– JE TE TROUVE TRÈS ÉMOTIF pour un individu cérébral, s'amusa Elihou. Il suffit de t'entendre. C'est l'émotion qui parle. La raison et les sentiments sont des alliés que l'on aime opposer. Personnellement, je décide avec ma tête et partage avec mon cœur. Tu devrais en faire autant.

JE N'ENTENDAIS PLUS les paroles d'Elihou. Je pensais à Ezra, à ses parents. Comment allais-je leur expliquer tous ces événements ? Et même si Ezra s'en sortait ? Quelles seraient les séquelles de cet ignoble sortilège ? Ezra serait probablement changé à jamais. Je sentis l'émotion le submerger. Je me mis à prier.

– DES PROFONDEURS DE L'ABÎME, je t'invoque, ô Éternel ! Seigneur, écoute ma voix, que tes oreilles soient attentives aux accents de mes supplications. Si tu tenais compte de nos fautes, Seigneur, qui pourrait subsister devant toi ? Mais chez toi l'emporte le pardon, de telle sorte qu'on te révère. J'espère en l'Éternel, mon âme est pleine d'espoir, et j'ai toute confiance en sa parole. Mon âme attend le Seigneur plus ardemment que les guetteurs le matin, oui, que les guetteurs n'attendent le matin. Qu'Israël mette son attente en l'Éternel, car chez l'Éternel domine la grâce et abonde le salut. C'est lui qui affranchit Israël de toutes ses fautes.

JE RÉCITAI le psaume en pleurant jusqu'à m'endormir. Je fus réveillé au milieu de la nuit par un petit chant d'oiseau. Une colombe s'était posée sur le bord de la petite lucarne qui me servait de fenêtre. J'eus alors une idée. Je me levai et m'approchai délicatement du volatile. Je tendis la main. L'oiseau se posa miraculeusement sur mon index. Je l'amenai dans sa geôle pour y attacher mon amulette. Depuis mon enfance, Maman m'a toujours dit que c'était un présent de mon père. Et je l'ai cru.

– VA DONC nous chercher de l'aide, dis-je plein d'espoir.

JE RELÂCHAI la colombe qui disparut dans la nuit. Le lendemain, nous fûmes réveillés par un concert de sifflements. Le père Paul et

ses sbires se tenaient devant les geôles.

– LE MOMENT EST VENU, siffla le père Paul.

– J'ACCEPTÉ DE VOUS SUIVRE. Mais avant, je veux que vous libériez Ezra.

LE PÈRE PAUL tendit la main en direction d'Ezra. Il siffla si violemment que les barreaux des geôles vibrèrent comme les cordes d'une harpe. Ezra se figea et son torse s'ouvrit. Un énorme cobra en sortit. Il regagna la main d'où il était sorti.

– TON AMI AURA besoin de soins d'urgence, siffla père Paul. Nous lui prodiguerons dès que tu auras rejoint l'ordre des sorciers du nord.

– BETSALEL, non ! Ne fais pas cela ! s'opposa Rabbi Yehouda.

– NE VOUS INQUIÉTEZ PAS Rabbi Yehouda. Tout se passera bien.

– JE TE PRÉVIENS MON GARÇON, le moindre écart, et Ezra le paiera de son âme, siffla le père Paul. Il sera damné pour l'éternité. Est-ce que tu comprends ?

– OUI

LE PÈRE PAUL me conduisit dans l'une des salles de la forteresse. La pièce circulaire n'était éclairée que par une petite fenêtre et quelques bougies aux flammes dansantes. Une statue à tête de cobra et au corps d'homme trônait au milieu.

– LE NA'ASH HAKADMONE, pensai-je.

UNE REPRÉSENTATION DU SERPENT DÉCHU, du tentateur de 'Ava, de l'incarnation du mal me fixait d'un regard vide. Les sorciers l'entourèrent et se mirent à chanter ou plutôt à siffler en trépignant comme un troupeau de zébu. Le tintamarre m'étourdit peu à peu. Le père Paul baragouina en langues. Une vipère heurtante albinos se glissa hors de la gueule de la statue. Le père Paul se prosterna et la recueillit délicatement. Il s'approcha de mon bras droit. Sans attendre, la vipère y planta ses crocs. C'est alors que des hurlements guerriers vinrent troubler la cérémonie. La vipère retira ses crocs et s'enfuit dans sa tanière. J'aperçus au dehors une armée de géants à cheval encerclait le campement. Ils portaient tous de longues tignasses frisées et des taliths en laine de brebis. L'un d'eux soulevait un étendard blanc sur lequel était inscrit à l'encre noire : Chema Israël, Hashem Elokenou, Hashem E'had. L'un des colosses descendit de sa monture et agrippa un sorcier par sa toge.

– OÙ EST LE PRISONNIER ? hurla-t-il.

– DANS LA TOUR, siffla le sorcier en tremblant.

LE GUERRIER PRONONÇA une formule kabbalistique qui réduit le mage en un tas de cendre. Ce fut-là l'étincelle d'un vaste

embrasement duquel aucun sorcier ne réchappa. Le père Paul assista impuissant à la destruction de son fief. Il poussa alors un cri comparable à la sonnette d'un crotale et s'évapora avec son idole. Ses sbires en firent autant, me laissant seul et complètement groggy, naviguant entre la réalité et le monde des ombres. J'y étais la proie de nouveaux démons. La vipère avait eu le temps de m'injecter un peu de poison. Ce dernier menaçait maintenant mon âme. Le mal me titillait comme une irrésistible gourmandise. Des idées les plus obscures envahissaient mon esprit éveillant en moi un désir fou de faire le mal. Le mal c'est l'orgueil de croire à la suprématie de son intellect. Je voulais y croire. Je me métamorphosais sous le regard effaré de ma conscience. Moi, l'élève modèle, je cédaux ténèbres. J'embrassais le mal. Je vis dans ma transe une vieille dame qui me tendit un liquide verdâtre semblable à de l'absinthe dans une cruche sale. Était-ce le mal que je désirais boire ? Aujourd'hui, j'en suis certain.

– BOIS CET ÉLIXIR, me dit la vieille dame. Ta voix surpassera celles des autres. Toutes tes paroles seront entendues, et tes mots seront suivis. Ta raison s'imposera à tous.

JE L'APPROCHAI de mes lèvres. Je m'apprêtais à boire l'étrange mixture. C'est alors qu'un guerrier força la porte. Elihou se précipita vers moi et le saisit fermement.

– RESSAISIS-TOI JEUNE HOMME ! dit-il d'une voix vigoureuse. Cette folle n'a rien à te proposer qui vaille la peine que tu te damnes pour elle.

J'ENTENDAIS les paroles d'Elihou, mais je préférais celles de la vieille dame.

– IL FAUT les amener d'urgence au royaume d'Adiel, dit alors Elihou.

CHAPITRE 7

LE ROYAUME D'ADIEL

*L*e voyageur n'avait pas menti. Le royaume d'Adiel s'étendait sur plusieurs kilomètres. Des colosses à cheval en surveillaient les frontières. Ils étaient des centaines à patrouiller les plaines qui les séparaient des royaumes de Koush.

– *BEROU'HIM HABAHIM*, dit l'un d'eux en apercevant le petit détachement.

IL ÉTAIT BIEN PLUS imposant que le reste des patrouilleurs. Son assurance et sa prestance témoignaient qu'il était en charge.

– Je me présente Ouriel Ben Adiel, dit-il à Rabbi Yehouda. Emmenez les deux jeunes hommes chez le guérisseur, ordonna-t-il en nous voyant.

LES GUERRIERS nous amenèrent jusqu'à une petite bâtisse d'où sortit un vieillard longiligne. Il était fin et sec comme un morceau de bois, mais le plus étonnant était sa taille. Comment une si petite hutte pouvait-elle contenir un individu aussi grand ? Il nous fit entrer et nous examina. Il commença par Ezra.

– MMM, c'est un sortilège de possession, marmonna-t-il dans sa longue barbe effilée. Ce genre de maléfice ne s'annule pas aussi facilement. Il faut que la victime veuille vraiment s'en libérer. Le premier est hors de danger, mais je n'en dirais pas autant du second. Il n'est pas tout à fait certain de ce qu'il veut. Je ne peux rien faire pour lui dans l'immédiat. Il faut attendre qu'il se décide à faire le bon choix. Nous pourrons alors finir de le libérer. En attendant, parlez-lui.

LE GUÉRISSEUR alla dans un coin de sa hutte. L'endroit était plein d'ingrédients étranges et de potions en tout genre. Le guérisseur prépara une décoction terreuse qu'il la fit boire à Ezra. Le pauvre vomit alors une substance verdâtre.

– OÙ SUIS-JE ? Qui êtes-vous ? s'écria Ezra.

– NE T'INQUIÈTE PAS mon garçon. Tu te trouves dans le royaume d'Adiel. Tiens, bois cela.

LE GUÉRISSEUR TENDIT à Ezra une substance sombre et visqueuse comme du pétrole. Ce dernier l'ingurgita d'une traite.

– C'EST un fortifiant que je donne à nos guerriers blessés, dit le guérisseur. Il te remettra sur pied.

– NOUS SOMMES dans le royaume d'Adiel ? demanda-t-il d'une voix ferme.

– OUI, le roi de la tribu de Dan.

– QUOI ? Mais comment sommes-nous arrivés ?

– C'EST UNE LONGUE HISTOIRE. Je te raconterais, dit Rabbi Yehouda.

– RABBI YEHOUDA ? Vous êtes là ?!

– JEUNE HOMME, arrête de t'étonner pour chaque chose, c'est ennuyeux.

– OÙ EST BETSALEL ?
– Il a son propre combat.

– LE PÈRE PAUL des sorciers du nord vous a jeté à tous les deux un sortilège de possession. *Baroukh Hashem*, tu t'en es sorti, mais Betsalel lutte encore, ajouta Rabbi Yehouda avec un air désolé. Il est là.

– IL T'ENTEND, tu peux lui parler, dit le guérisseur.

– BETSALEL, souviens-toi de la promesse que tu m’as faite lorsque nous n’étions que des enfants. Je souffrais des brimades de ce groupe de voyous. Ils se moquaient de ma corpulence et tu m’as défendu. Tu m’as alors promis que tu serais toujours là lorsque j’en aurais besoin. J’ai besoin de toi Betsalel ! Reviens !

JE NAVIGUAIS TOUJOURS entre la réalité et ma réalité. Tantôt je voyais l’une, tantôt l’autre. D’un côté, j’entendais mes compagnons de route et de l’autre je conversais avec cette vieille dame et sa cruche sale.

– MON GARÇON, qu’attends-tu pour embrasser ta véritable nature ? me disait-elle.

JE FIXAIS la cruche sans rien dire. Une force mystérieuse me poussait à la boire. Je voulais m’affranchir de mes états d’âme. J’avais peur de devenir un rêveur comme le voyageur. C’est alors que j’entendis la voix d’Ezra.

– SOUVIENS-TOI DE LA PROMESSE !

D’UN GESTE, je balayai la cruche, et m’enfuis en direction de la voix.

– ON DIRAIT que tes paroles l’on touche droit au cœur, déclara le guérisseur avant de me faire boire sa décoction terreuse. Je vomis une énorme quantité de liquide verdâtre.

– J'ÉTAIS sur le point de céder, m'écriai-je. Comment ai-je pu ? Pardonne-moi Ezra ! Tu avais raison. Nous n'aurions pas dû entreprendre ce voyage.

– VOUS NE M'AURIEZ jamais retrouvé sans cela, reprit Rabbi Yehouda. Vous avez fait de votre mieux et c'est tout ce qui compte.

LE GUÉRISSEUR me tendit la substance à l'aspect de pétrole. Je la saisis d'un geste hésitant.

– Ne t'inquiète pas, me dit-il. Cette boisson ne te fera que du bien. Regarde ton ami. Il l'a bu et se porte à merveille.

JE ME LAISSAI convaincre et je bus la décoction non sans faire une petite grimace tant elle était infecte. Puis l'entrée de la hutte s'assombrit peu à peu. Un individu entra tandis qu'un bruit grandissant émanait du dehors.

– VOTRE MAJESTÉ, dit le guérisseur d'un ton solennel.

– COMMENT SE PORTENT NOS HÔTES ? demanda le roi Adiel.

IL NE PORTAIT PAS de couronne, mais sa majesté rayonnait. Chacun de ses gestes était imprégné de la grâce qui sied à un souverain. Son visage étincelant inspirait la bonté et le respect. C'était le roi des Danites.

– MES FRÈRES, vous êtes ici chez vous, dit-il sur un ton fraternel.

JE NOTAI une imposante brûlure sur son bras gauche. Elle ne le privait pas de ses mouvements, mais elle était si impressionnante que je tressaillit.

– C'est sans aucun doute une blessure de guerre, pensai-je.

UNE VASTE COUR les attendait au-dehors. Elle était formidablement bien ordonnée. Le prince, le juge et les anciens se tenaient au-devant tandis que le reste du peuple était en retrait. Tous nous saluèrent chaleureusement.

– J'ATTENDS de vous la plus grande déférence pour nos frères venus d'exil, dit Adiel à ses sujets.

UN PETIT GARÇON se faufila à travers la muraille d'adulte. Il devait avoir à peine dix ans. Mais il montrait une témérité digne du plus vaillant des guerriers.

– NOUS FERONS de notre mieux Votre Majesté, déclara-t-il avec conviction.

– YEDIDIA, heureusement, tu es là pour sauver notre honneur, répliqua le roi Adiel en arborant un large sourire.

– À VOTRE SERVICE PÈRE... euh, je veux dire... Votre Majesté.

– JE VOUS PRÉSENTE YEDIDIA, mon petit prince. C'est le plus jeune de mes fils, mais sans aucun doute le plus dévoué.

LES YEUX YEDIDIA pétillèrent de joie. Il marchait d'un pas mesuré à la droite de son père le roi tel un membre de sa garde rapprochée.

– VENEZ, dit le roi Adiel. Je vais vous faire visiter notre domaine.

LE ROYAUME d'Adiel était en fait un campement nomade. D'innombrables tentes et huttes le composaient. Elles formaient un cercle au milieu duquel se trouvait la tente du roi Adiel ainsi que celle du prince Elizaphan et du juge Abdan ben Mishael.

– VOTRE ALTESSE, nous avons récemment eu la visite de l'un de vos serviteurs, dit Betsalel.

– AH OUI ? Qui ?

– Eldad ben Malhi

– CELA FAIT PRÈS de vingt ans que cet individu a cessé d'être des nôtres. C'est un traître !

CHAPITRE 8

L'EPOPÉE D'UN TRAÎTRE

Le roi Adiel prit place sur son trône. C'était un impressionnant siège sculpter dans un tronc de Cèdre. Les emblèmes et les symboles des tribus d'Israël ornaient le dossier ainsi que les accoudoirs. On y voyait un lion pour la tribu de Yehouda, un serpent pour la tribu de Dan, ou encore une gazelle pour la tribu de Naphtali. Le roi Adiel nous invita à nous installer sur les coussins qui jonchaient le sol tapissé de la tente royale.

– Regardez, dit-il en montrant sa main meurtrie. C'est à Eldad que je dois cette affreuse brûlure. Permettez-moi de vous raconter son histoire. Durant des années, Eldad fut l'un de nos plus vaillants guerriers. Nous lui devons de nombreuses victoires. Il était si valeureux que je n'ai pas hésité à lui offrir propre ma fille Yoceved comme épouse. Lui et ma chère Yoceved sont restés longtemps sans enfant. Ni les potions du guérisseur ni leurs innombrables prières ne parvinrent à leur apporter un enfant. Eldad décida alors de partir en exil. Nous pensions tous qu'il voulait se mortifier afin d'annuler la rigueur céleste qui le privait d'enfant. Mais la réalité était bien plus sinistre. Il s'est rendu chez les sorciers du nord et a vendu la tribu contre un enfant. Neuf mois plus tard, il avait un fils. Il était temps qu'il paie sa dette. Il m'a donc tendu un piège. Il savait que ma disparition fragiliserait toute la tribu. Je lui ai fait confiance, car il était mon gendre, et voici le résultat. Il m'a trahi. Mais aujourd'hui, il doit rendre des comptes aux sorciers du nord. Il fuit comme un damné à travers le monde.

– QUE S’EST-IL PASSÉ ?

– LE SORT INVOQUÉ par les sorciers du nord a réclamé son due. Eldad le savait. Il a donc écrit une amulette pour protéger son fils et c’est le fils du grand prêtre qui a payé à sa place. Eldad erre depuis avec toutes sortes de mercenaires. Il escroque et dépouille tous les crédules qui se laissent amadouer par ses histoires. Les sorciers du nord ont juré de se venger de lui ou de son fils. Et ils le traquent à travers le monde.

– C’est une histoire affreuse, s’indigna Ezra.

– IL A PEUT-ÊTRE FAIT TECHOUVA, dit Elihou.

– TECHOUVA OU PAS, s’il revient au royaume, il devra payer pour sa trahison. De plus, ses folies ont poussé ma pauvre Yoceved à l’exil. Elle s’est enfuie avec mon fils Houshiel. Cela près de vingt ans qu’ils ont disparu. Je dois tout cela à ce traître d’Eldad. J’ai perdu ma fille, mon fils, mon petit-fils et regardez mon bras.

J’ÉTAIS SOUS LE CHOC. Était-il possible que je sois le fils du voyageur ? Le savait-il lui-même ? Je ne parvenais pas à l’accepter, pourtant tout concordait. Je rêvais d’avoir un père et voilà que j’en avais enfin un, le pire de tous. Ce dernier avait vendu ses frères pour m’avoir. J’en avais la nausée.

– À QUI APPARTIENT CETTE AMULETTE ? demanda le roi Adiel.

– C’EST À MOI !

LE ROI ADIEL me fixa d'un regard perçant. Il s'apprêta à me transpercer de ses paroles quand Elihou l'interrompit.

– SAUF VOTRE RESPECT VOTRE MAJESTÉ, je pense que nous avons eu suffisamment de révélations pour aujourd'hui. Nous avons récupéré ce que nous cherchions. Il est temps pour nous de partir.

JE NE RÉAGISSAIS PLUS. J'aurais voulu crier ma colère envers ma mère, envers ce supposé père, envers la vie. Mais je n'en trouvais pas les forces. Rabbi Yehouda, Elihou et Ezra m'observaient du coin de l'œil. Ils n'osaient rien dire, mais ils savaient. Désormais, tout était clair.

CHAPITRE 9

LA CONFRONTATION

Le retour se fit dans le silence et l'arrivée fut discrète. Seul Rabbi Nathan nous accueillit. Auparavant, il avait réussi à persuader les autorités de notre innocence. Le cou de Walid portait des traces de crocs de serpents. Sa mort ne pouvait donc pas nous être imputée. Il affichait malgré cela une mine soucieuse et un visage fatigué. Il nous dit comment depuis des jours, il se postait matin et soir aux portes de la ville pour guetter le notre retour. Il était las. C'est Ahmed, le fils d'un des caravaniers, qui l'avait averti de la venue d'Elihou.

– MES CHERS FRÈRES, vous voilà enfin, dit-il. Que D-ieu vous bénisse.

RABBI NATHAN ne s'allongea pas en discours. Il nous accompagna en silence. Il savait que l'heure était grave.

– OÙ EST LE VOYAGEUR ? demandai-je.

– JE NE SUIS PAS SÛR. Eldad finit la collecte de dons pour son prochain voyage.

– LE SCÉLÉRAT !

– BETSALEL ! reprit Rabbi Yehouda. Ressaisis-toi. Je comprends ce que tu ressens, mais un tel langage n'est pas digne de ta personne ni de n'importe quel étudiant de notre Yeshiva.

– CE TRAÎTRE NE MÉRITE PAS nos égards. Il a vendu sa tribu pour... pour moi...

– IL EST PRÉFÉRABLE que tu rentres chez toi. Ezra, peux-tu le raccompagner ?

EZRA ACQUIESÇA de la tête et m'invita à le suivre. Je m'excusai auprès de mes maîtres et cheminai d'un pas morne dans les ruelles de la cité tunisienne.

– JE COMPRENDS ce que tu ressens, dit Ezra.

– TOUT LE MONDE COMPREND, mais personne n'est à ma place. Je veux qu'il parte et disparaisse à jamais. Mais avant, nous devons l'empêcher de dépouiller notre communauté.

– LAISSE RABBI YEHOUDA et rabbi Nathan s'en charger. Rabbi Yehouda sait maintenant à qui il a affaire. Il informera Rabbi Nathan

et tous deux prendront les mesures adéquates. En attendant, rentre chez toi et repose-toi. Ce périple a été plus qu'éprouvant.

UNE FOIS ARRIVÉE, je saluai Ezra et rentra à la maison

– BETSALEL ! tu es de retour ! D-ieu merci, s'écria maman.

– D-IEU MERCI, reprit le voyageur.

– QUE FAIT-IL ICI ? demandai-je. Ce traître n'a rien à faire chez nous !

– IL SAIT, murmura ce dernier.

– OUI ! Je sais tout ce que je dois savoir ! Je ne veux aucun lien avec un traître et un escroc.

– BETSALEL ! Moi aussi j'étais rongée par les griefs. Mais je suis arrivée à la conclusion que le passé est de l'histoire et le présent est un cadeau. Nous devons profiter du présent pour améliorer le passé.

– NOUS DEVONS TIRER des leçons du passé pour ne pas gâcher notre présent.

– IL A RAISON. Je ferais mieux de partir.

– ELDAD NE SAVAIT PAS, répliqua maman. Il nous a cherchés partout dans le monde. Il regrette tout ce qu'il a fait dans le passé.

– JE N'AURAIS PAS DÛ CONCLURE ce pacte.

– ET IL RÉCOLTE des dons pour quoi ? Pour nous chercher ?! Il ne pense qu'à ses désirs ou à ses rêves. Il a vendu sa tribu pour lui et il dépouille les communautés pour lui. Tout tourne autour de sa personne et de ses rêves.

– J'AI CONCLU ce pacte pour vous, pour toi.

– Un enfant ! C'est encore l'un de ses rêves, rien de plus.

– BETSALEL ! s'écria maman. Ça suffit !

– MON GARÇON, tu peux me traiter de tous les noms, mais je ne te permets pas d'affirmer que j'ai fait cela pour moi, rétorqua le voyageur. Ta mère et moi voulions un enfant pour lui transmettre tout notre amour. J'ai conclu ce pacte par amour pour ta mère. Je ne pouvais plus la voir souffrir.

– NOS PATRIARCHES et nos matriarches étaient tous stériles, mais aucun d'eux s'est rendu chez un sorcier. Aucun d'eux n'a vendu son peuple contre un enfant. C'est le pouvoir des rêves, n'est-ce pas ?!

Ils se réalisent lorsqu'on y croit fermement. C'est ce que vous m'avez appris ! Vous m'avez trompé. Et j'ai failli vous croire.

– À CETTE ÉPOQUE, j'étais désespéré.

– IL FALLAIT DONC OPTER pour un enfant obtenu par les forces des ténèbres ?!

– REGARDE-TOI. La Torah t'a protégé. Tu es un talmudiste brillant. Tes maîtres n'ont que des louanges à ton sujet et tous les parents aimeraient t'avoir pour gendre. Le rêve s'est réalisé malgré tout !

– J'AI RÉCEMMENT VU une once de ténèbres en moi. Je suis certain que je la dois à ce pacte maléfique.

– NOUS AVONS tous ce penchant au mal qui tente de nous amadouer. Ce pacte n'y est pour rien. Le pouvoir appartient à Hashem et pas aux sorciers.

– CELA SONNE comme une insulte de la bouche de quelqu'un comme vous, Eldad. Vous vous êtes fourvoyé chez ceux que vous décriez.

– JE NE TE demande pas de me comprendre, mais de me croire lorsque je dis que je ne suis plus ce jeune homme stupide et impulsif. J'ai changé.

– VOUS AURIEZ DÛ RÉSISTER ! Vous auriez dû vous battre ! Je voulais un père digne et pas un lâche doublé d'un traître.

– MON GARÇON, j'aurai aimé que les choses soient aussi simples. Le père Paul savait que je voulais un fils. Chacun nuit, il m'envoyait cette maudite vieille folle avec sa cruche sale pour me soudoyer.

– UNE VIEILLE FEMME à la cruche !?

– TU L'AS VU, n'est-ce pas ? Tu as failli céder toi aussi. Alors, tu peux me comprendre. Elle m'a offert une raison et je l'ai saisie.

JE NE DIS PAS un mot. C'était vrai. J'avais vu la tentation en face et j'avais failli céder. Je ne devais pas ma victoire à ma ténacité ou à mes convictions, mais à mon ami Ezra. Je n'avais donc pas de quoi m'enorgueillir. J'étais mal placé pour donner des leçons et je le savais. Mais le ressentiment était si fort que je quittai la pièce.

CHAPITRE 10

LE SECRET D'ELDAD

*L*e voyageur me rejoignit dans la chambre où je m'étais réfugié. J'étais prostré devant la fenêtre. Je ne voulais pas de cette réalité que l'on m'imposait.

– TU NE DOIS PAS CULPABILISER, lui dit-il. La tentation guette le juste et s'acharne à sa perte. Seule l'aide d'Hashem peut l'en sauver. Je vais te raconter mon histoire, la vraie. J'étais un guerrier valeureux, mais très orgueilleux. Je gagnais toutes mes batailles. Mes hommes m'honoraient comme le plus vaillant des chefs d'armée. J'étais grisé par mes victoires. Rien ni personne ne me résistait, pas même le roi. Il m'a donné sa fille en mariage. J'étais pour lui comme un fils et j'étais à mes yeux un prince. C'est alors qu'Hashem m'a éprouvé. Je pouvais conquérir des territoires entiers, mais je ne pouvais pas avoir d'enfant. Je pouvais être glorifié par mes hommes, mais je ne pouvais pas être père. J'étais blessé dans mon estime. La flèche des épreuves toucha mon orgueil en plein cœur. La tentation s'est ainsi frayé un chemin pour me soudoyer. J'étais faible et vulnérable. Mon orgueil mis à mal, j'étais prêt à tout pour restituer ma gloire. J'ai donc cédé. Lorsque tu es née, j'ai compris ma terrible erreur, mais il était déjà trop tard. J'ai alors fait tout ce que je pouvais pour te protéger. *Baroush Hashem*, tu as survécu. Mais moi, je restais redevable d'une terrible dette. J'ai trahi mon peuple. Je n'avais d'autre choix que la fuite. Ma peine à laisser place à l'amertume et aux sarcasmes. Je suis devenu un bandit, un faussaire, un escroc. Et puis, lors de ma venue à Kairouan, ce

mercenaire s'est présenté à moi. Il m'a appris que tu étais dans la ville. Il m'a redonné espoir en la vie. Je ne connaissais pas ton identité, mais je savais que tu étais là. Je savais aussi que ce mercenaire était à ta recherche. Je ne pouvais pas le laisser. Je suis alors devenu un meurtrier pour que tu vives. Voilà mon histoire, je ne te demanderai pas de m'aimer comme un fils ni même de me pardonner. J'accepte mon sort avec humilité. Je prévois de retourner chez mes frères afin d'être jugé. En attendant, j'espère que tu auras grandi de ton périple. J'aurai au moins contribué à cela.

– JE NE CULPABILISE PAS. Je vous hais, car vous m'avez réappris à rêver. Que ferai-je maintenant de tous ces rêves qui viennent à moi ?

– JE SUIS certain que tu bâtiras des mondes merveilleux grâce à tes rêves. Tu n'as pas besoin de moi pour cela.

– ET VOUS ? Quels sont vos rêves ?

– JE RÊVE de vivre en paix avec mes frères. Est-ce que tu veux m'accompagner ? Tu es aussi un Danite.

– MA PLACE EST ICI avec mes maîtres, avec maman et avec mes amis. Je ne les abandonnerai pas.

– JE PARTIRAI DÈS DEMAIN.

– JE VOUS SOUHAITE BON VOYAGE, Eldad le Danite.

ELDAD QUITTA LA PIÈCE. Il salua maman et se dirigea vers l'entrée.

– PÈRE, dis-je alors.

– OUI, mon fils.

– MERCI !

– MERCI À TOI.

LE LENDEMAIN ELDAD le Danite s'en alla seul vers le royaume d'Adiel. On n'entendit plus jamais parler de lui. Est-il vivant, est-il mort ? Personne ne le sait. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vivant dans mon cœur. Quant à moi, qui suis-je ? Je suis Betsalel fils d'Eldad le Danite. Où vais-je ? Je vais désormais là où mes rêves m'emmènent.

Fin

À PROPOS DE L'AUTEUR

David Schwartzkopf est déjà auteur de livres et d'articles sur le judaïsme. Depuis une quinzaine d'années, il vit à Jérusalem où il y enseigne la Pensée juive.